

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

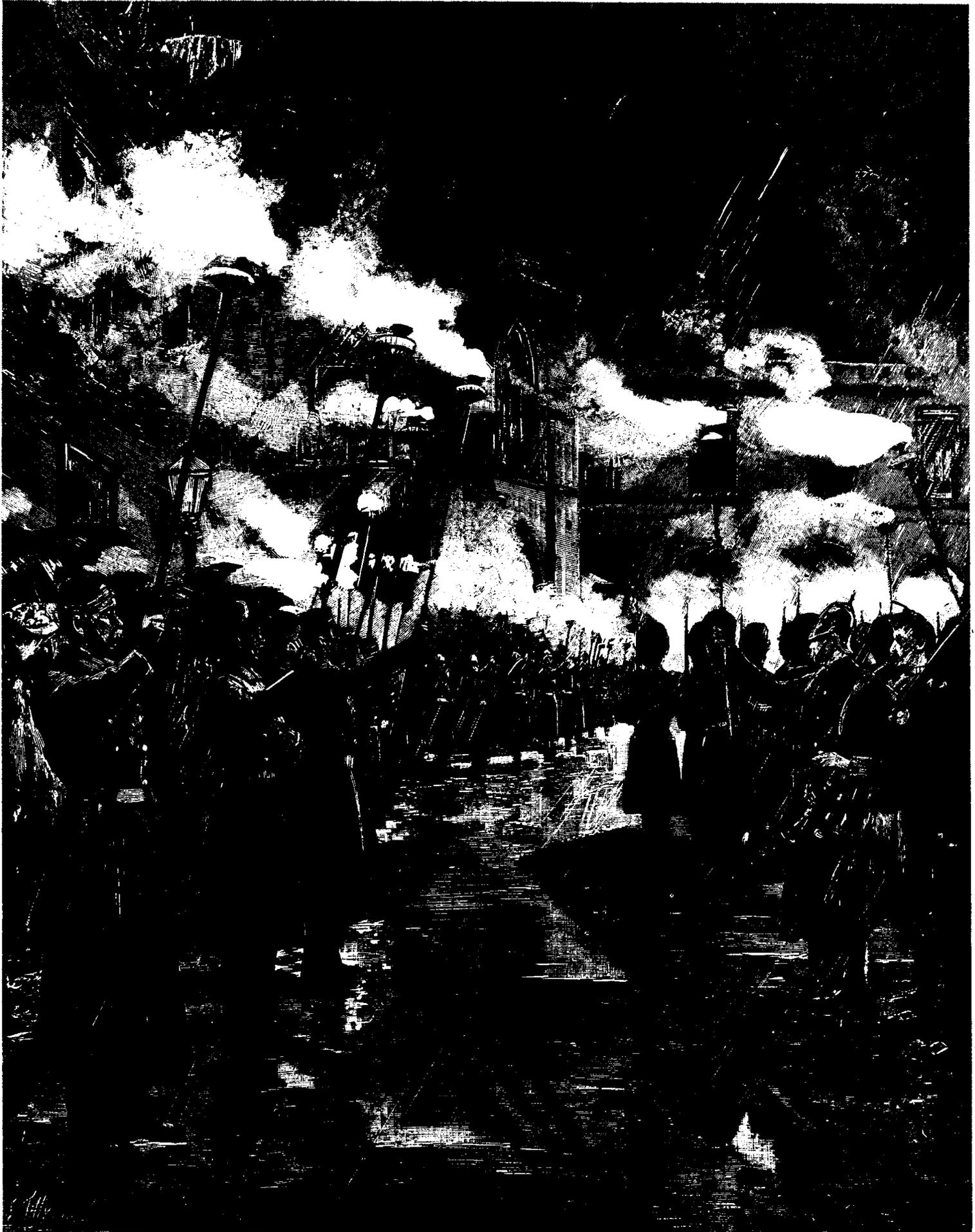
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 689.—SAMEDI, 17 JUILLET 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion 10 cent
Insertions subséquentes 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE JUBILÉ DE LA REINE EN ANGLETERRE. — La retraite aux flambeaux à Windsor

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 17 JUILLET 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—A travers l'Angleterre, par Mgr L. d'Orouze. M. F.-X. Lemieux, C.R., M.P., par Charles de Montmorency. — Bonne nouvelle. — Larmes et sourires, par Bluette. — Poésie : Les papillons, par Edmond Rostand. — Nouvelles : Zoé, par P. l'Ermitte. — Blanche Dame, par Aubry-Vétan. — Conseils pratiques. — A Saint-Raymond, par Firmin Picard. — M. le G.-V. Bourgeault, par Firmin Picard. — Chronique européenne, par Rodolphe Brunet. — Petite poste en famille. — A Enéri, par A.-J. Beaulieu. — La mode, par Blanche de Géry. — Les cerises. — Le sport : Echecs, dames et la crosse. — Jeux et amusements. — Choses et autres. — Feuilletons : Un drame au Labrador, par le Dr Dick. — La veuve du garde, par R. de Navery.

GRAVURES.— Le jubilé de la Reine en Angleterre : La retraite aux flambeaux à Windsor. — Portrait de M. F.-X. Lemieux, C.R., M.P. — Chine : Vue des remparts de Pékin. — La Saint-Jean-Baptiste à Saint-Raymond : Le petit saint Jean-Baptiste ; L'hon. M. Turgeon adressant la parole à la foule. — Espagne : Le chemin de la croix en Catalogne. — Gravure du feuilletton. — Devinette. — Rébus.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

POUR LE MONDE ILLUSTRÉ

A TRAVERS L'ANGLETERRE

A PROPOS DU "DIAMOND JUBILEE" DE S.M. LA REINE VICTORIA

"God save the Queen ! Dieu garde la Reine !" c'est le cri sorti, mardi dernier, de toutes les poitrines pour saluer la femme remarquablement grande qui, depuis soixante ans, porte si noblement la couronne royale !

Certes, oui, c'est une belle figure ! et, au premier rang où l'a placée sa naissance, S.M. Victoria, reine d'Angleterre, a brillé toujours par les grandes qualités qui inspirent le respect et l'amour autant que l'admiration. Epouse, mère, reine, elle a été un modèle, sans compter qu'elle a toujours fait preuve d'un sens politique que tous nos diplomates pourraient lui envier.

Aussi, je comprends la fierté anglaise en voyant tout ce qui a été fait pour l'Angleterre sous ce règne si long et si glorieux ; et je comprends aussi la fièvre d'enthousiasme qui s'était emparée, depuis quelques semaines, de tout ce bon peuple britannique, chacun voulant prouver le mieux possible, et le plus joyeusement possible également, sa joie et son respectueux attachement à la souveraine : les petits aussi bien que les grands. Car, soyons juste : si les quartiers aristocratiques ont eu des décorations plus riches, les quar-

tiers ordinaires et même les quartiers pauvres ont trouvé le moyen d'orner leurs maisons, sinon toujours avec goût, du moins avec beaucoup d'entrain : partout les grands et les petits drapeaux, les fleurs, les banderoles, les guirlandes, jetaient une note très gaie dans toutes les rues de Londres, et, dit-on, dans toutes les villes et dans tous les petits pays du royaume. L'élan était bien général : tous ont voulu célébrer le "Diamond Jubilee." Et l'Anglais a eu raison ; car il peut, à juste titre, être orgueilleux de ce règne de soixante ans, pendant lequel le Royaume-Uni a atteint un développement, une prospérité et une puissance dont l'Europe n'offre pas d'exemple, comme l'a écrit un journaliste distingué : au Canada, en Australie, aux Indes, dans les mers de Chine, en Egypte, dans le centre et dans le sud de l'Afrique, dans l'Atlantique et dans la Méditerranée, cette puissance régite les peuples et défend les intérêts de 350 millions d'hommes ! Et toutes ces nouvelles nations, issues du vieux sang anglais et qui ont surgi en quelque sorte en Amérique, en Asie, en Afrique, sont toutes fières de la mère-patrie à laquelle elles sont dévouées d'un dévouement sans bornes.

Mais revenons à la fête.

Quelle vie, grand Dieu ! quelle agitation, dès les premières heures du grand jour de fête ! depuis six heures du matin, j'ai vu passer, à chaque instant, sous mes fenêtres qui donnent sur la voie ferrée, des trains absolument bondés. Et je me demandais, chaque fois qu'une locomotive venait égayer ma petite villa, parvoisée comme celles des autres, où pourrait se caser tout ce monde que les nombreux railways déversaient dans le gouffre de Londres. Mais, grâce à Dieu, les choses se sont bien passées et sans qu'on ait eu à déplorer des accidents qu'on pouvait craindre au milieu d'une foule semblable.

La procession du "Diamond Jubilee" a été magnifique, avec un certain petit cachet pittoresque qui ne manquait pas de piquant, grâce à cette nombreuse réunion de princes et d'ambassadeurs envoyés par tous les souverains et chefs d'Etats de l'ancien et du nouveau monde et qui formaient comme une couronne à la reine. A côté des représentants de l'empereur de Chine et de l'empereur du Japon, du Shah de Perse et du roi de Siam, on apercevait le représentant du Pape, Mgr l'archevêque Sambucetti, dans son costume préléatique, autrement imposant, il faut bien le dire, que le costume un peu sombre des évêques anglicans. Le Déléгат, envoyé par Sa Sainteté Léon XIII, avait pu fort heureusement, figurer dans le cortège officiel de la procession, la cérémonie religieuse ne devant pas avoir lieu dans l'intérieur de la cathédrale, mais en plein air, devant la façade principale de Saint-Paul. C'est ainsi que, pour une fois, nous aurons pu voir, sur cette place de Saint-Paul de Londres, aux pieds de la statue de la reine Anne, devant Sa Majesté la reine Victoria, des représentants de toutes les confessions et de toutes les croyances qui remerciaient Dieu d'avoir accordé à la reine des jours longs et prospères et qui lui demandaient la même protection pour demain, en faisant monter vers le ciel ce chant si simple et si beau qui a le don d'enthousiasmer les foules : le *Te Deum* de saint Ambroise et de saint Augustin !

Et je ne sais pourquoi cette foule évoquait en mon âme l'image de l'union de toutes les Eglises, cette union que doivent désirer tous les enfants de Dieu ; cette union que Léon XIII désire par-dessus tout, pour laquelle le grand pontife a tant fait déjà, et dont il a certainement préparé le glorieux succès dans un temps qui est connu de la Providence.

Tous les journaux, toutes les revues ont célébré les grandeurs de la royauté, et ont fait en même temps, l'apothéose du peuple britannique, si fier de l'empire immense qu'il a acquis. Il y a un point que je ne voudrais pas laisser dans l'ombre, et qui a rarement trouvé place dans les nombreux articles que ces fêtes inspiraient aux publicistes, les laïques surtout : c'est le grand développement de la religion catholique dans le royaume de Grande-Bretagne, pendant le règne de Sa Majesté la reine Victoria.

Au milieu de ce siècle encore, remarquait dernière-

ment un écrivain de grande valeur, la cause catholique semblait perdue en Angleterre. Quelques rares familles avaient seules gardé l'antique tradition des Pères de l'Eglise, et le culte se dissimulait, comme honteux, hélas ! dans quelques chapelles isolées et modestes, catacombes modernes au sortir desquelles l'insulte et l'outrage étaient prodigués aux fidèles par une populace fanatisée.

Mais la lumière se fit bientôt dans l'ancienne "Ile des Saints." De nouveaux apôtres avaient été suscités de Dieu pour rallumer dans les cœurs la foi qu'y allumait, à la fin du VI^e siècle, le moine saint Augustin, l'envoyé du grand pape Saint-Grégoire-le-Grand. Qui n'est plein, encore, du souvenir des cardinaux Wiseman, Newman et Manning ! de ces hommes vertueux autant que savants dont les grandes figures rappellent si bien les figures des Docteurs et des Pères de l'Eglise ! de ces grands défenseurs de la foi qui ont eu la consolation de voir se lever pour la sainte Eglise romaine une ère nouvelle et qui porte ses fruits. C'est en effet, à ces hommes de Dieu, aux deux derniers surtout, illustres convertis, que le catholicisme doit l'immense mouvement qui s'est produit, depuis plus de 50 ans, dans le Royaume-Uni, et qui permet d'enregistrer, tous les jours, de nouveaux et immenses progrès.

Les vaillants athlètes sont morts ; mais si Dieu les a pris auprès de lui, leur souvenir est toujours là, comme aussi les beaux exemples qu'ils ont laissés. Leurs successeurs continuent la tradition ; et c'est ainsi que, grâce à cette glorieuse phalange d'évêques et de prêtres, tous si recommandables par leur science, leur piété et leur dévouement, le catholicisme s'impose aujourd'hui en Angleterre, au lieu d'y être honni ! Ses cathédrales et ses églises s'élèvent de tous côtés ; les conversions se multiplient ; les pouvoirs publics comptent avec lui, et partout : à la cour, au parlement, dans les palais, les princes et les grands seigneurs s'inclinent devant la pourpre romaine, comme ils sont pleins de respect, aussi bien que le peuple, pour le simple prêtre et l'humble religieux qui prêchent les grandeurs et les consolations du catholicisme !

Et comme on voit bien que les desseins de Dieu sont vraiment impénétrables, lorsqu'on songe à la destinée de la plupart de ces hommes prodigieux qui sont devenus les colonnes de cet édifice catholique qui s'élève toujours plus beau, depuis bien des années ! N'est-elle pas étrange, en effet, cette destinée des cardinaux Manning et Newman ? Elevés dans le rigorisme étroit de la doctrine protestante, portés par les tendances de leur esprit, comme par leur éducation, à l'étude des questions religieuses, et s'y livrant avec ardeur, ils semblaient appelés à être les vigoureux champions de l'Eglise nationale ; mais l'erreur ne peut prévaloir contre l'implacable logique ; les arguties trompeuses de l'hérésie ne peuvent résister à un inflexible raisonnement, lorsque la bonne foi réside dans les âmes. Et voilà pourquoi l'étude de l'Ecriture sainte, des Pères de l'Eglise et de l'histoire du christianisme entreprise sans passion et avec le désir de s'éclairer, apporte toujours la lumière dans ces intelligences. Et du moment où le doute y est entré, la loyauté la plus absolue préside toujours à ces luttes intérieures qui précèdent la conversion, lorsqu'elle est le résultat, non de l'enthousiasme, mais de la conviction la plus réfléchie.

C'est, d'ailleurs, ce qui explique les effets considérables produits par ces retours retentissants à la religion romaine. N'est-ce pas du docteur Newman que l'illustre Beaconsfield, l'ancien premier ministre de la reine, disait, en parlant de sa conversion, que l'"Eglise d'Angleterre tremblait encore sur sa base du coup que lui avait donné sa retraite ?" C'est qu'en effet le retour des docteurs Newman et Manning à l'Eglise romaine entraîna, à l'époque, beaucoup d'hésitants ; les deux savants furent suivis par de nouveaux convertis ; et, comme je l'ai dit déjà, on peut, à juste titre, les considérer comme les deux grands apôtres modernes de la Grande-Bretagne.

Oui, l'Angleterre entre de plus en plus dans la voie de l'éternelle vérité ; on peut, maintenant, entrevoir et espérer son retour au giron de l'Eglise universelle,

tandis qu'il y a un demi-siècle à peine "à bas le papisme" était un cri national.

Voilà bien qui explique le cri d'angoisse poussé depuis longtemps, et si souvent, par les chefs et les défenseurs du protestantisme ! Il y a quelques années en Angleterre, un évêque protestant, le docteur Ryle, disait, en terminant un exposé de la situation de l'Eglise anglicane :

"Le péril futur, c'est la réunion à l'Eglise de Rome.

Des "clergymen," et pas en petit nombre, avouent qu'ils souhaitent cette réunion, et sont tout prêts à renoncer à la réforme. Beaucoup d'autres, je le crains, sont tout-à-fait indifférents à ce sujet et ne feraient aucune opposition à la messe et au *confessionnal*.

Le cardinal Manning avait donc bien raison, le jour où il s'écriait avec un accent prophétique :

"Dans vingt ans, il n'y aura que les aveugles qui n'auront pas embrassé notre foi."

Ces paroles me revinrent à l'esprit, lorsque les mille voix du chœur firent entendre le *Te Deum laudamus* à cette foule dévote qui entourait la reine et qui représentait peut-être les deux cents sectes qui brillent dans le Royaume-Uni ! au fond de mon cœur je disais : *Et fiet unum ovile et unus pastor !* Et comme ma pensée me ramenait de nouveau au magnifique spectacle que j'avais sous les yeux, à ce peuple venu de tous les points du royaume et de l'empire, à tous ces étrangers puissants qui s'étaient groupés autour de la noble reine, aux pieds d'un monument religieux, sous l'œil de Dieu, je disais, au fond de mon cœur :

"Pourquoi donc ne récitons-nous pas toujours la même prière, puisque nous prions tous le même Dieu ! cette prière qui nous a été apprise par nos pères dans la foi, les apôtres et les envoyés des apôtres ! que ce jour soit bientôt ; *Fiat !*"

L. Drouze

Protonotaire apostolique.

M. F.-X. LEMIEUX, C.R., M.P.

BATONNIER GÉNÉRAL DU BARREAU DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

Le type de l'homme heureux dans sa famille, dans ses affaires, dans ses amitiés, dans ses procès—heureux partout. Il a des enfants plein sa maison, des clients tant qu'il en veut, et des amis aux quatre coins de la province.

A Québec et dans les districts environnants, quiconque a fait un mauvais coup ou est accusé d'en avoir fait un, retient les services de M. Lemieux. La liste de ceux qu'il a sauvés, de l'échafaud ou de la prison, est longue !

Voici sa force et voici son genre :

D'abord, il est invariablement de belle humeur : c'est un rieur éternel. Dans les assemblées publiques, au Palais, à son bureau d'avocat, à sa table, etc., il rit. Il trouve la vie bonne !

Avec un pareil caractère, on ne se fait pas d'ennemis. Quand Lemieux apparaît à une tribune, les gens des deux partis se disent : "On va avoir du plaisir." Il connaît tout le monde, les trois quarts des gens l'ont vu ou entendu. Pour le choix d'un jury, il n'a pas de supérieur dans le pays. Son œil noir lit avec une étonnante sûreté dans le cœur de celui qui demain décidera du sort de son client. De l'instant où cet homme a prêté serment, jusqu'à la minute à laquelle il laissera son siège pour aller délibérer—il est le sujet de l'attention du formidable avocat. M. Lemieux est un physiionomiste, un juge de la nature humaine. De là sa puissance devant un corps de jurés.

Dans un procès criminel, les jurés sont les maîtres. C'est pour eux que Lemieux parle, pour eux qu'il pleure—pour eux qu'il rit ! Sans doute, il veut bien respecter le juge. Mais si le juge est dans son chemin, s'il se met entre les jurés et lui, tant pis—il passe par-dessus Son Honneur. Il a entrepris de défendre le prisonnier à la barre, il faut qu'il le sauve—s'il y a un

moyen ! Son esprit, fertile en ressources, s'accroche aux moindres incidents d'une teinte favorable à la défense. Sur six pouces de terrain il construit un monum.

Malheur au témoin qu'il lui est nécessaire de démolir.

Son éloquence est à lui tout seul—faite de passion, de tendresse, de pitié ou d'invectives selon le cas.

M. Lemieux est né à Lévis, le 9 avril 1851, d'une famille de cultivateurs. Il est le neveu de l'hon. Frs Lemieux, l'ancien ministre des Travaux Publics et Commissaire des Terres. Il a fait ses études classiques au collège de Lévis et au séminaire de Québec, et ses études de droit à l'Université Laval. Admis au barreau en juillet 1872. Marié à l'une des filles de l'honorable juge Plamondon.

M. Lemieux a agi comme avocat de la défense dans vingt-quatre causes de meurtre, parmi lesquelles sont celles de la femme Boutet, accusée d'avoir empoisonné sa voisine ; de Sougraine, le sauvage, accusé d'avoir tué sa femme ; de Marcotte, accusé d'avoir tué un nommé Perreault, en défendant sa propriété ; de Bartley, accusé d'avoir tué le sergent Doré, porteur d'un mandat d'arrestation ; de la femme Lagacé, accusée d'empoisonnement de son mari ; de Rémi et de Léda Lamontagne ; de Bélanger ; de Morin, qui, dans



une altercation, avait causé la mort d'un nommé Roy ; de Louis Riel, le chef des Métis, accusé de haute trahison.

M. Lemieux est légitimement fier de ses succès au barreau. Mais il est plus fier encore, je vous l'assure, des treize enfants, vivants et solides, qu'il a donnés à la patrie. Il a réclamé avec énergie du gouvernement de la province les cent acres de terre auxquels la loi—dont M. Mercier est l'auteur—lui donne titre parfait. Et il les a eus... en attendant !

Il a pris part à presque tous les mouvements politiques depuis 1874. Il a brigué les suffrages en 1878 contre M. Tarte lors du coup d'Etat Letellier, et fut défait ; s'est présenté aux élections fédérales de 1881, à la Beauce, contre le sénateur Bolduc, battu de nouveau. Candidat à Lévis en 1883, pour l'Assemblée Législative, contre M. J.-E. Roy, élu de nouveau en 1886, et en 1890.

Il s'est retiré de la politique après le renvoi d'office de M. Mercier, pour s'occuper exclusivement de ses affaires professionnelles.

En 1894, le comté de Bonaventure étant devenu vacant par la mort de feu l'hon. M. Mercier, de regrettable mémoire, on demanda à M. Lemieux de lui succéder comme représentant de ce comté. M. Lemieux réussit à obtenir une majorité de plus de 200 voix.

Aux dernières élections, M. Lemieux a été élu dans Bonaventure et Lévis, par d'écrasantes majorités.

Le 8 juin dernier il était choisi unanimement comme bâtonnier général de l'ordre des Avocats pour la province de Québec ; il a été élu cette année pour la seconde fois bâtonnier de la section du barreau de Québec.

CHARLES DE MONTMORENCY.

BONNE NOUVELLE !

Nous avons annoncé, il y a déjà quelque temps, qu'un prélat distingué de la Cour de Rome daignait nous donner sa collaboration précieuse.

Aujourd'hui, nous sommes heureux de publier une première lettre de Monseigneur d'Orouze, Protonotaire apostolique.

Il ne nous appartient point de faire l'éloge de notre éminent collaborateur, mais nos lecteurs jugeront quelle bonne fortune c'est pour eux—et pour nous.

Nous tenons à exprimer publiquement notre gratitude à Mgr d'Orouze, espérant que sa santé, ébranlée, va se remettre, et qu'il nous enverra souvent de ces remarques ou études devant profiter à tous.—F. P.

LARMES ET SOURIRES

Ce que peut un sourire !...

Ah ! sa puissance est bien grande parfois ! Ne serait-ce que celui du cher mignon qui vient à peine de naître. Voyez : le père et la mère sont là, penchés sur le berceau, épiant son réveil. Ses yeux s'ouvrent à peine, et déjà sa bouche sourit à la vue de sa mère qui lui rappelle l'ange entrevu en rêve. Que de puissance, alors, contient ce sourire !

Le premier sourire de l'enfant est aussi cher à leurs cœurs, que son premier pas, que sa première parole.

A peine bébé a-t-il balbutié le doux nom de *papa* ou de *maman*, que déjà il a l'instinct de la puissance de son sourire.

Aussi, voyez-le demander quelque chose : "Petite mère, veux-tu me permettre cela ?" et sa bouche mutine sourit, ses yeux malins clignent.

La mère ne peut refuser à tant de gentillesse et répond : "Va, mais sois sage."

Si au contraire elle a le courage de dire non, bébé laisse couler une petite larme hypocrite du coin de ses yeux bruns, (larme de crocodile, bien souvent). En face de cette douleur, faible image de celles qu'il aura à supporter plus tard, elle ne peut plus résister, et accorde bien vite la faveur demandée.

Car les mères sont toutes semblables : aveuglées par leur amour maternel ; et chacune serait prête à dire à qui voudrait l'entendre : "Mon fils ? c'est le meilleur, le plus beau des enfants."

Que de choses encore, pourraient être dites sur le sourire ; sur le sourire approbateur, comme sur l'ironique ; sur celui qui illumine la vie, venant d'une personne chère, comme sur celui qui vous intrigue.

Mais si ce mouvement des lèvres est doux et contient tant de charmes et de puissance, que de valeur aussi contenue dans une seule larme !

Voyez le soldat partant pour la guerre. Quelle bravoure, et quelle audace paraît dans son œil. Il est prêt à tout affronter, hormis une seule chose. Il reste insensible aux larmes de son père, à celles de ses frères et de ses sœurs, mais hélas ! son cœur se brise et le vaillant devient lâche devant la douleur de sa mère ; s'il part, il ne tourne pas la tête pour la voir de loin, car ses sanglots lui arrachent le cœur.

Voyez par là, la valeur d'une larme ; si le sourire impose ce qu'il veut, la larme émeut, elle attendrit, et en gagnant le cœur, souvent elle entraîne la volonté.

BLUETTE.

Québec, juin 1897.

La nature a fait l'appétit, l'homme a inventé la gourmandise.—EUG. CHAUVETTE.

Microbes à part, la mode explique plus d'une épidémie : il y a des maladies bien portées.—G. VALTOUR.

LES PAPILLONS

*En juin, quand les brises roucoulent,
Quand fleurissent toutes les fleurs,
Les papillons sont grands buveurs,—
Les petits papillons se soûlent !*

*Souvent au crépuscule gris,
A l'heure où le couchant se dore,
On en voit balocher encore :
C'est tout simplement qu'ils sont gris.*

*Le regard les suit et s'étonne
De les voir, dans le jour tombant,
S'en aller d'un vol titubant,
D'un vol qui zigague et festonne.*

*Les pauvrets se sont attardés
A boire dans toutes les roses ;
Pour chasser les ennuis moroses
Ils se sont un peu pochardés.*

*Au sortir de leur chrysalide
Faisant dehors leurs premiers pas,
Pour les parfums n'avaient-ils pas
Encor la tête assez solide ?...*

*Avaient-ils des chagrins d'amour,
Ces papillons,—roulaient-ils boire
Pour se consoler d'un déboire ?...
Mon Dieu ! ça se voit chaque jour !*

*Où par des amis en goquette
Se laissèrent-ils emmener
De fleur en fleur biberonner
Comme de guinguette en guinguette ?...*

*Eux, les élégants papillons,
Si corrects près des marguerites,
Ils sont, en regardant leurs gîtes,
Dépendrés de leurs vermillons !...*

*Et gris à rouler sous les roses,
Lorsqu'il leur faut rentrer chez eux,
Ils s'en reviennent deux par deux,—
Et voilà qu'ils disent des choses !...*

*Ils se détaillent leurs amours,
Ils se vantent de leurs fredaines,
Ils débitent des turbutaines,
S'attendrissent, font des discours...*

*Eux les doux frôleurs de corolles,
Eux les épris d'idéal pur,
Amis des lis et de l'azur,
Ils racontent des gandrilles !...*

EDMOND ROSTAND.

Z O É

Lui, c'était une brute, généralement plein d'absinthe dès dix heures du matin.

Haut sur pattes, traînant des souliers éculés ; une longue blouse bleue, lavée par toutes les pluies sur sa charpente osseuse ; un visage maigre, ensanglanté de deux yeux striés de rouge. Moufflard aurait pu servir à un peintre comme type de brute humaine.

Tous les soirs, il ramenait ses trois chevaux et son tombereau au casse-coke ; puis, le fouet au cou, les deux mains dans les poches, traînant la semelle, s'acheminait vers le bar des Lapins.

C'était un fameux bar, que le bar des Lapins !... célèbre dans tout le quartier ; bariolé en tous sens, d'affiches de toutes couleurs, annonçant que le prix de chaque consommation était invariablement fixé à 0 fr. 10, depuis l'orgeat jusqu'au vermouth ! depuis le piccolo du Cher (premières Côtes) jusqu'au casse-poitrine !...

* * *

Aussi, toutes les fortes têtes s'y réunissaient. Dès six heures, le bataillon sacré était là, au grand complet : zingueurs, couvreurs en rupture de toits, fondeurs en bronze, cochers, palefreniers !... Tout ce monde-là buvait du Pernod afin de s'éclairer l'esprit, pour discuter le gouvernement.

Ce soir-là, Moufflard ne but qu'une absinthe...

—T'es malade, lui demanda Thiriot ?...

—Malade !... fit Moufflard d'un ton superbe...

—Alors, je te joue une tournée au zanzibar ?...

—Non... je m'en vas, par rapport à la petite, qui fait sa communion demain.

—... Et t'invite pas les amis ?...

—Non, depuis que la bourgeoise est morte, je ne... —Tarata ! faut retrancher l'o de ton nom mon petit ! et puis voilà tout...

—Enfin c'est comme ça !...

Et Moufflard partit, lourd et déhanché, dans la nuit commençante.

* * *

Et c'était vrai.

Ce Moufflard avait une fille de onze ans, et elle allait faire sa première communion.

Pauvre petite plante, née, loin du soleil, dans un taudis de fond de cour !... Elle avait grandi, pâle comme une petite sainte.

Lorsqu'elle vous parlait, ses lèvres avaient ce sourire un peu triste, si plein de choses pour ceux qui savent comprendre ; et ses yeux, trop grands, trop bleus, semblaient voir là-bas, vers le pays, où, bienheureuse, était partie la mère.

Cette enfant s'appelait Zoé ! Une fantaisie de parain ivre... au soir d'une représentation de *Zoé-Chien-Chien*, au théâtre des Bouffes du Sud !

L'enfant aurait détesté son nom, si elle avait eu la force de détester quelque chose ici-bas ; elle se contentait de le regretter.

Car—elle le disait en souriant—c'était sa destinée à elle, ici-bas, de n'avoir rien de ce qu'elle aurait désiré : ni un coin de ciel bleu, ni une fleur, ni un oiseau, pas même la satisfaction de répondre à un nom aimé !

Elle avait appris le catéchisme en faisant la soupe du père, ne lui parlant de la grande date que le moins possible, parce qu'il disait couramment que, les curés et lui, ça faisait deux ! et qu'il ne fallait pas qu'on lui chauffe les oreilles !... ah ! mais non !

* * *

Et l'enfant, en effet, s'est tu. Ses deux années de catéchisme se sont passées sans que le père vit même traîner le livre !

C'est une voisine qui a payé le cantique ; une dame de Paris a donné la robe ; et M. le curé a complété le reste.

Ce qui est, au sein de la famille, la préparation divinement délicieuse du grand jour, la pauvre petite ne l'a pas connu : pas une sœur, pas un frère n'a palpité de ses émotions... Examens ?... retraite ?... confession ?... confession ?... Mots qu'elle ne prononce jamais !... Si jeune que soit son cœur, tout doit y rester ; et, c'est en lui seul, que les préoccupations de la Première Communion peuvent franchir le seuil du taudis paternel.

Pourtant, un soir, il a bien fallu dire la date du Jour au père, qui a haussé les épaules avec l'air d'un homme auquel la chose est absolument égale.

* * *

Et elle est à la veille de ce jour-là, la pauvre enfant !...

Dans la salle à manger, où elle couche, est étendue sa chère petite robe blanche, son bonnet blanc, son voile blanc, toute cette lingerie fine à laquelle elle n'est pas habituée ; ce bon et délicat duvet de l'enfant toute jeune, qui apparaît à l'existence, comme l'oiseau au bord de son nid.

Et, seule, dans la pièce maussade, la petite fille regarde devant elle, rêveusement.

Oui, bienheureuses, les aimées !

Bienheureuses, celles qui, à cette heure où l'âme est débordante, ont trouvé un cœur pour parler à leur cœur !

Bienheureuses celles dont les mères sont là, pour disposer le voile, et mettre au front rayonnant de leur fille, la douceur du baiser maternel !

Bienheureuses celles qui ne sont pas seules ici-bas ! *Seule !* l'affreuse chose à l'heure de la douleur ! et plus encore peut-être, à celle de la joie !...

* * *

A table.

Un charretier qui mange, écroulé dans un coin sur une chaise.

En face de lui, une fillette qui va, vient, tourne... retourne... l'air triste... voulant dire quelque chose...

Le repas s'avance... s'avance... et l'enfant n'a rien osé...

—Le fromage, fait le père ?

—Le fromage... tu entends ? Hein ?... de quoi ?... qu'est-ce qui te prend ?... Tu as dû encore casser quelque chose ?...

Devant lui, à ses pieds boueux, tout à coup, la petite fille est à genoux... la tête rejetée en arrière, au milieu des cheveux épars sur les épaules. Et, dans ses yeux d'enfant il y a une expression qui adoucirait un tigre, toute une âme suppliante... une prière divine :

—Papa !... oh ! papa ! on nous a dit, ce soir, au catéchisme, de demander pardon à nos parents... pour le mal qu'on vous a fait... Je te demande pardon à toi et à maman !... Et puis, ta bénédiction !... Les autres petites filles seront bénies par leurs mères !... Moi... je veux... que tu me bénisses aussi !... Les habits !... les beaux livres !... l'argent !... ça m'est égal !... Seulement, je veux que tu me bénisses ! ! !...

* * *

Et, mystérieuse profondeur du sentiment religieux dans l'âme humaine, cet homme, ce charretier, cette brute, qui n'avait pas pleuré depuis trente ans, dont la bouche ne disait pas vingt mots sans jurer... devant cette enfant, cette innocence à genoux, subitement il se met à trembler... Ses doigts battent une charge inconsciente sur la table...

Il veut parler... mais les mots s'arrêtent, comme noyés dans sa gorge... Des larmes, de ces larmes impressionnantes d'homme, coulent en silence sur sa barbe ; et, relevant son enfant, d'un geste presque brutal, il la serre longuement sur sa poitrine :

—Papa... oh ! pas si fort !... tu me fais mal !...

Et le pauvre taudis, le bouge puant d'absinthe, semble tout à coup s'illuminer d'une radieuse clarté de bonheur... Pour quelques instants, Dieu... l'Amour y étaient redescendus !...

PIERRE L'ERMITE.

BLANCHE DAME

I

Mon oncle Paimbeuf en voulait aux moineaux qui pillaient son verger et, toute la matinée, il m'avait entretenu de ses projets de vengeance.

Non qu'il soit sanguinaire, mon oncle Paimbeuf !

Il aime les oiseaux, au contraire, et je l'ai vu pleurer, —parole d'honneur !—un jour qu'un jeune merle que nous élevions s'était noyé dans une terrine ; mais il est fier de ses abricots, les plus savoureux de la vallée de Chevreuse, et de ses prunes aussi, et de ses pêches, et il entre en fureur lorsqu'un moineau s'est permis de déjeuner d'un de ses fruits.

—Ces grendins de pierrots ! clame-t-il, devenant cra-moisi... Voilà encore de leurs exploits !... Qu'ils prennent garde à eux ! Je les tuerai tous ! J'en purgerai le pays une bonne fois !...

Les tuer, il n'en aurait pas eu le cœur ; il méditait seulement de les effrayer par un moyen à lui, de les épouvanter de telle sorte que le plus hardi n'oserait de longtemps s'approcher de son verger à une lieue à la ronde.

J'avais écouté ses doléances et ses plans de représailles avec la déférence qu'on doit à un parent dont l'héritage se chiffre à vingt-cinq mille livres de rentes.

Mais au fond, les discours de mon oncle Paimbeuf m'agaçaient superlativement. Que m'importait que les pierrots prélevassent une dime sur sa récolte ! Ils avaient raison, les braves petits pillards, et si j'avais su parler leur langage, je leur eusse crié : " Bis ! "

Je profitai, pour m'esquiver, d'un instant où mon oncle se pressait le front à deux mains pour en faire jaillir une idée de génie.

Aussi bien, avais-je mieux à faire.

J'avais, moi aussi, des pièges à dresser autour de notre voisin de campagne, la divine Mme de Riel, la plus jolie blonde qui se puisse voir,—et dont j'étais amoureux, cela va sans dire.

II

Veuve à vingt-deux ans ! Un pastel du dix-huitième siècle, une miniature, un camée ! Conçoit-on qu'un mari qui possède un tel chef-d'œuvre de la nature s'avise de mourir ?

Au fait, je n'étais pas fâché qu'il ne fût plus là, le commandant, car il était terrible aux galants, et, lui présent, je détournais les yeux de sa femme.

Je passe mon temps, maintenant, à la dévisager, soit que je la rencontre chez nos amis de Gif, — et j'en saisis toutes les occasions, — soit qu'elle franchisse la petite porte qui sépare nos deux parcs et qu'elle vienne, le soir, causer familièrement avec l'ancien compagnon d'armes du commandant, mon oncle Paimbeuf, lequel à ses côtés ne demanderait qu'à l'épouser, si elle y consentait.

Moi aussi, je voudrais l'épouser — et nous verrons qui des deux l'emportera !

Elle a quitté Paris pour Gif dès les premiers beaux jours. Le lendemain, sans plus tarder, je m'installai chez mon oncle, sous prétexte d'un travail qui exigeait la solitude. Et, depuis lors, je ne respire que pour la charmante Hélène.

Je l'appelle par son petit nom en mon particulier.

Dès le matin, de ma fenêtre, lorsqu'elle glisse en peignoir bleu-de-ciel à travers ses fleurs, je lui envoie de la main mon plus gracieux salut.

Elle monte à cheval l'après-midi, s'en va par les monts et les bois. Je m'arrange toujours pour me trouver, comme par hasard, sur la route. Je la suis de loin sur les chemins, je la guette derrière les arbres ; je lui rends mille petits services de voisinage.

Ah ! que j'aimerais à la consoler de son veuvage !

Mais j'avoue à ma honte que mes actions, depuis trois mois, sont à peu près stationnaires.

Regrette-t-elle son Bartholo ? ou rêve-t-elle d'un Lindor ?

III

— Madame est partie pour Orsay, me dit la femme de chambre de Mme de Riel, la bonne Victorine, qui veut bien s'intéresser à mes projets.

Je cours, je prends le chemin de fer.

Comment m'excuserai-je auprès d'Hélène de lui donner ainsi la chasse ? Car, enfin, je la compromets. Bast ! ma folle passion m'inspirera ; j'inventerai, je mentirai même ! On pardonne aisément à un cœur épris...

Juste comme je débarquais à Orsay, elle venait de s'en éloigner, après une courte station, et s'était dirigée, m'assura-t-on, vers Palaiseau.

Je remonte en wagon. Ma pensée vole, se précipite au-devant de la locomotive. Je connais les personnes qu'Hélène fréquente au pays du brave petit Barra. Je la rattraperai, et elle ne pourra pas s'étonner de mon

irruption chez les Gobert, puisque je suis avec le fils "à tu et à toi."

Misère ! quand j'arrivai, essoufflé, ruisselant, il n'y avait pas cinq minutes qu'elle avait tiré sa révérence à nos amis communs !

— Tu n'as pas rencontré une amazone ? me dit Félix Gobert.

— Non.

— Mme de Riel sort d'ici ; elle a tourné à droite.

Je venais de gauche, hélas !

Que faire maintenant ? où diriger mes pas ? Avait-elle d'autres visites à rendre dans la vallée ? chez qui ? Où sa fantaisie l'avait-elle poussée ?

Dans mon incertitude, et comme le soleil baissait vers l'horizon, je rebroussai chemin à pied, mon chapeau à la main à cause de la chaleur, embrassant la campagne d'un regard anxieux et dressant l'oreille au moindre bruit que je prenais pour le trot d'un cheval.

Bref, à la nuit tombante, sans nouvelles de Mme de Riel, j'abordais le verger de mon oncle et, harassé, moulu, je m'endormis sous un cerisier.

IV

Que vois-je ?... C'est elle !... O bonheur !...

Telle fut l'exclamation qui jaillit de ma poitrine en m'éveillant.

Sous les rameaux de l'abricotier le plus proche, à dix pas de mon banc de verdure, une jeune femme vêtue de blanc, se balançait dans un hamac suspendu à la plus grosse branche. La lune l'éclairait ; sa chevelure flottait autour de son front, caressée par la brise, sa robe traînait jusqu'au sol. Le vent de la nuit imprimait au hamac un léger mouvement de va-et-vient, comme celui d'une barque sur un lac frissonnant.

Quoi ! Hélène ici, dans notre domaine, à pareille heure ?

La porte de communication des deux parcs était entrebaillée. Donc, je n'étais point le jouet d'une hallucination. C'était bien elle.

Et en effet, dans la demi-obscurité, il me semblait reconnaître ses traits.

Pourquoi venir chercher de la fraîcheur chez nous, quand elle en avait chez elle ? et quel caprice d'accrocher son hamac à nos modestes abricotiers, lorsqu'elle possédait des ormes touffus et des marronniers dont l'ombrage défilait en plein midi les rayons du soleil !

Mon cœur s'enfla de vanité.

— C'est très simple, pensai-je : elle accepte l'hommage de mes vœux... Le jour, elle affecte de me fuir, par crainte du "qu'en dira-t-on ?" ; mais, la nuit, elle se balance sous nos abricots pour me ménager un tête-à-tête... Elle attend ma déclaration... Mes actions montent !...

Pouvais-je la laisser languir ?

Je m'avance.

— Madame...

Elle ne répond pas : mais sa bouche s'entr'ouvre dans un délicieux sourire, sa main me fait un signe.

— Hélène !... chère Hélène !...

Je m'approche encore ; je baise respectueusement le bas de sa robe ; je lui exprime avec effusion tous les sentiments de mon âme ; je lui dévoile les félicités qui l'attendent lorsque nous serons unis par les liens du mariage.

Elle ne se fâche pas à ce discours ; mais — chose singulière ! — elle reste enfermée dans un parfait mutisme.

Peut-être que le vent, assez vif emporte mes paroles et qu'elles ne parviennent point à ses oreilles.

Il y a un moyen de rapprocher les distances : je grimpe sur l'arbre.

V

Imbécillité et confusion !

Ce hamac, cette dame blanche, cette vision d'amour, — oserai-je l'écrire ? — c'était un épouvantail à moineaux.

Celle-là, par exemple, mon oncle Paimbeuf me la payera !

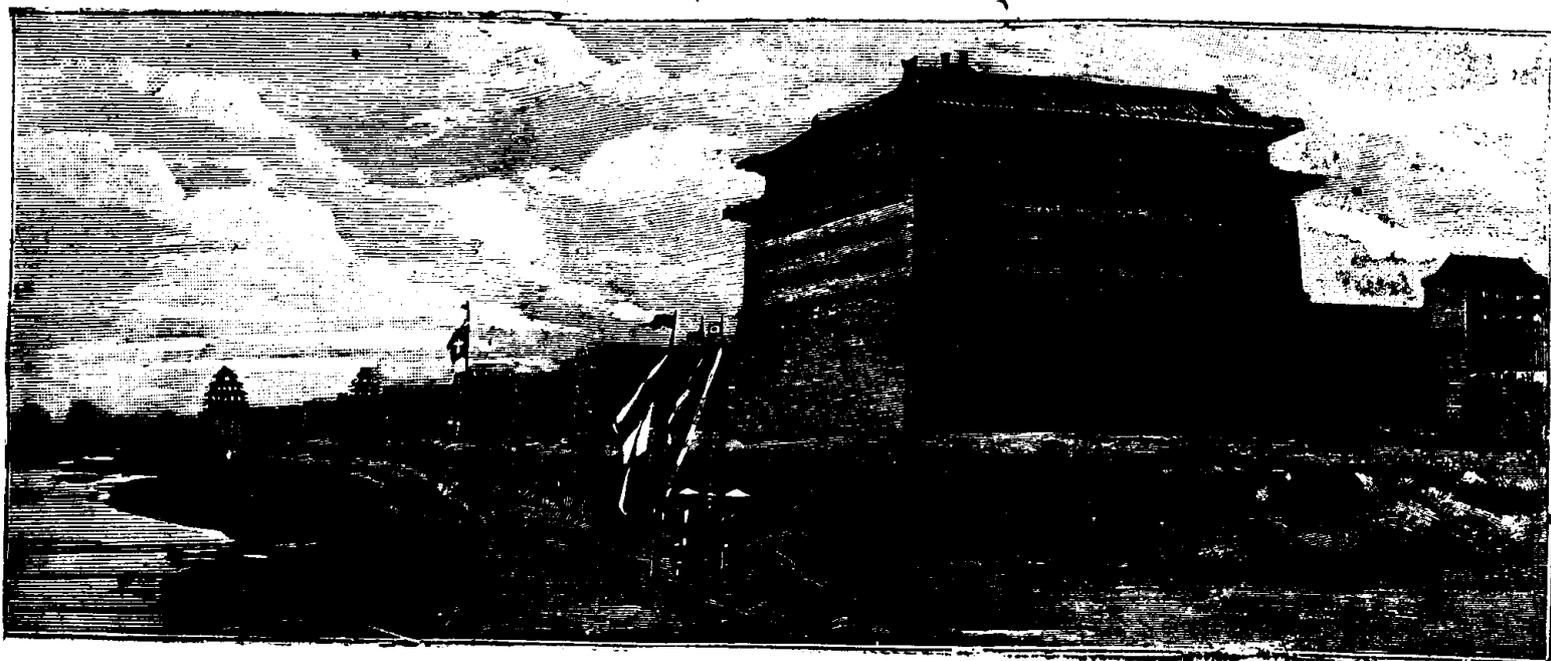
AUBRY-VÉZAN.

CONSEILS PRATIQUES

Cudres dorés, ternis. — Pour rendre à l'or d'un cadre, terni par le gaz ou autres émanations, tout son éclat, mettez quelques gouttes (de trois à cinq) d'acide nitrique (eau-forte), dans un verre ordinaire d'eau, lavez deux ou trois fois en séchant bien avec un linge propre.

Un simple remède contre les mites. — On raconte que les religieuses d'un hôpital étaient fort ennuyées par les mites qui dévastaient les vestiaires, et surtout qui pullulaient dans une chambre où l'on avait empilé de la plume pour les oreillers. Elles imaginèrent d'essayer du sel pour les détruire ; elles en répandirent largement, et bientôt les mites eurent disparu.

A ceux qui ont mal à la tête. — Un bon remède que ne vous indiquera aucun pharmacien : il consiste simplement à marcher à reculons pendant quelque temps. Une promenade de dix minutes suffit en général. Il faut faire cette promenade dans une pièce spacieuse et bien aérée. Ayez soin de plus, de marcher très lentement, en posant d'abord la plante du pied, puis le talon. Et si par hasard, votre démarche n'est pas d'une grâce idéale, il paraît que vous l'acquerez par surcroît.



CHINE. — Une vue des remparts de Pékin



M. FLORENT BOURGEAULT, ADMINISTRATEUR DE L'ARCHIDIOÈSE DE MONTRÉAL, DÉCÉDÉ

FEU M. LE G.-V. BOURGEAULT

Nous mettons sous presse.

Au moment de commencer notre tirage, une douloureuse nouvelle nous parvient : M. le grand-vicaire Florent Bourgeault est retourné à Dieu !...

C'est le vendredi, 9 juillet, vers huit heures du soir, qu'il mourut.

Quelle perte, suivant de si près celle de notre regretté premier pasteur, Mgr Fabre, que monsieur le grand-vicaire remplaçait si dignement !

Il est mort au devoir, comme un brave soldat sur le champ de bataille : et, pour consolation suprême, le Bon Dieu lui avait permis de voir son nouvel Archevêque. Aussi, au lieu des pleurs et des chants de mort, je crois entendre le vénérable Siméon triomphant, jetant avec allégresse vers le Ciel son sublime cantique :

Nonne dimittis servum tuum, Domine, quia riderunt oculi mei principem meum et Salvatorem populi nostri !

FIRMIN PICARD.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 21 juin 1897.

Ce matin sont partis pour le Canada, en passant par Londres où ils assisteront aux fêtes du jubilé de la Reine, nos compatriotes et amis, les Drs Elzéar Roy et L.-T. Bacon.

Le Dr Roy (de Saint-Raphaël), a étudié sous les célèbres professeurs de Wecker et Abadie, desquels il emporte de magnifiques témoignages d'estime.

Spécialiste dans les maladies des yeux, plus d'une fois on lui confia d'importantes opérations qu'il fit avec grand succès.

Le Dr Bacon vient de passer de brillants examens et de conquérir le titre de médecin homéopathe de la Faculté de Paris.

A tous deux nous souhaitons bonne chance dans les luttes pour la vie et la gloire.

La veille de leur départ, nos amis Roy et Bacon donnèrent une petite fête d'adieu, dont chacun gardera un bon souvenir.

Étaient présents : les Drs D.-E. LeCavelier, Louis Gauthier, G. Bourgeois, Paul Trudel, Paul Ostigny, J. Roy, O.-F. Mercier ; MM. Ed. Richard, R. Barré,

Alf. Desloges, J. Pelletier, Murray Prendergast et R. Brunet.

Nous souhaitâmes toutes sortes de bonnes choses à nos excellents amis : médecins sérieux de demain.

* * *

Le dimanche avec une froide mine, et les nuées là-bas, courant dans le firmament, faisaient faire plus d'une grimace aux organisateurs de la grande, de la brillante Vachalcade, cette procession faite de chars imaginés et construits par les artistes de Montmartre.

Cependant, si le soleil n'a pas voulu rôtir les anges des chars personnifiant les rêves, la pluie n'est rien venu léser, et la grande Vachalcade a passé en laissant de beaux souvenirs.

Bravo, messieurs les artistes qui avez imaginé et construit les chars symboliques de "Paris la nuit," de la "Cour des Miracles," de l'"Hôtel garni" avec son long cortège de punaises, de l'horrible "Dèche" avec ses tristesses miséreuses, de la "Muse de la mansarde" où Jenny l'ouvrière et Mimi Pinson chantent la gaieté, de "Chimère et Liberté" et du "Veau d'or" devant lequel marchaient en s'aplatissant, souventes fois, une foule d'adorateurs les plus bizarres dont les uns aux plus antiques costumes jusqu'à ceux d'aujourd'hui.

Messieurs les artistes doivent être contents, car le public a été charmé d'une manière heureuse.

Les applaudissements éclatèrent sur tout le passage de ce fantaisiste cortège.

Montmartrois et Montmartroises souriaient, étaient fiers du succès des leurs, et j'ai entendu beaucoup, quantité même de "je suis de Montmartre," "j'habite Montmartre," "je suis du quartier," et de superbes "on est des gens de Montmartre, nous."

Orgueil bien placé en la circonstance joyeuse qui mettait en fête extraordinaire le plus gai quartier de Paris.

* * *

Mardi soir.

Tous les journaux de Paris font grand bruit des fêtes jubilaires de Londres.

Les reporters français trouvent les décorations des rues—principal ornement de la fête—de fort mauvais goût.

Aujourd'hui avait lieu la grande procession dont les feuilles de ce soir parlent beaucoup.

En tête des troupes coloniales, à cheval, étaient les

militaires canadiens suivis de l'honorable M. Laurier dans une berline royale.

Partout des acclamations, partout des bravos, mais l'enthousiasme est loin d'être comparable à celui de Paris lors de la venue du Tsar.

La reine a reçu de superbes cadeaux des princes indiens dont les sujets tombent décimés par la famine.

Mais Sa Majesté a un cœur royal ; et tandis qu'elle recevait de \$30 à \$40,000 de chacun des princes, elle envoyait aux pauvres affamés indiens, le royal cadeau de \$2,500 à être distribué dans toutes les Indes !

Aux Indiens à méditer ces fameuses paroles : "Donnez et vous recevrez !"

* * *

Mercredi midi.

La température est lourdement chaude, étouffante, et le soleil resplendit, pendant que le Canada—d'après les journaux—garde le monopole de la pluie, monopole actuellement disputé par l'Angleterre.

Les Parisiens partent en foule vers les bains de mer, les plages où la grande bleue, au milieu des caresses de la brise, vient dire sa chanson de santé et ses refrains éternellement beaux.

Ceux qui restent à Paris désertent les théâtres pour les cafés-concerts où les jardins plus frais que les salles invitent davantage ceux qui veulent rire sans se fatiguer.

Le soir, quand le soleil est disparu, on peut respirer, mais, durant le jour, les gens passent, s'épongeant le front, et ceux qui travaillent sous les rayons de feu semblent désespérés.

Le ciel, implacablement bleu, ne donne aucune espérance de rosée, et le soleil de feu continue son embrasement.

Les pauvres bicyclistes ne sont pas les moins malheureux, sur ce pavé brûlant.

Si la température est la même à Londres, quand il ne pleut pas, combien les orateurs sont à plaindre !—et leurs auditeurs donc !

* * *

Jeudi, 24 juin.

Hier soir j'étais invité à une soirée littéraire donnée par le poète Jean Sévère et quelques camarades.

"La volupté," poème en un acte, où l'idéal de la vertu triomphe sur le Désir humain, était interprété magnifiquement par Jeanne Fauré et Charles Aubry. Ce dernier surtout vibrait les vers du poète.

Durant cette veillée littéraire et artistique où nous entendîmes des musiciens-compositeurs jetant la note musicale au milieu de l'harmonie de la poésie, un M. Eychenne vint dire des vers de Hugues Delorme, ce superbe poète dont le nom brille déjà d'un si bel éclat ; il récita "Un petit sou, monsieur ?" et d'unanimes bravos saluèrent auteur et interprète.

M. Jean Sévère justement fêté, est celui-là même dont je parlais dans une récente chronique ici.

Epris de rêve, on dirait qu'il trempe sa plume dans l'azur quand il écrit ses hautes pensées, harmonieusement belles.

Pendant que nous écoutions parler la langue des dieux, je regardais les murs du café Procope—où se tenaient ces assises littéraires—et les noms les plus célèbres de France y étaient inscrits comme d'anciens clients.—De quelques-uns même, on voit le portrait fait par un camarade d'alors.

Ici Gambetta exerçait son éloquence, Verlaine écrivait des vers, en prenant des verres. Là-bas, J.-J. Rousseau, Voltaire, Camille Desmoulins, Marat, Robespierre, Bonaparte, l'abbé Provost, Mirabeau, Casimir Delavigne, Thiers, Danton, ont leur nom inscrit sur les murs ; ils y vinrent tous à de différentes époques de l'histoire.

Le Procope est un très vieux café. Lamartine y dicta des vers, Victor Hugo y écrivit des poèmes, et c'est là, dit-on, que les deux sublimes chantres de la poésie se connurent.

Vieux café, lambris de superbes souvenirs, plein encore d'un beau passé, tel est l'endroit choisi par la muse de Jean Sévère, le poète jeune encore, qui prend de sublimes envolées vers l'éternel Idéal.

RODOLPHE BRUNET.

A SAINT-RAYMOND

(Voir gravures)

Le 21 juin dernier, la jolie paroisse de Saint-Raymond, au comté de Portneuf, fêta le jubilé de S.M. la Reine et, en même temps, la fête de saint Jean-Baptiste.

Tout le village était pavoisé : on y est, en effet, non seulement tout dévoué à l'auguste souveraine dont le doux sceptre nous régit, mais encore fidèle à toutes les traditions de gloire et de bonheur de notre belle province de Québec.

Dans ces traditions figure naturellement en première ligne, le culte du saint patron du Canada, saint Jean-Baptiste.

Suivant une touchante coutume observée partout jusqu'ici, un bel enfant remplissait le rôle de saint Jean-Baptiste : pensez si notre petit bonhomme était fier—et ses parents aussi, soyez-en sûrs—! Voyez d'ailleurs, à la reproduction que nous en faisons, s'il n'avait pas le droit d'être fiers ! Son père est M. E.-P. Plamondon, un des excellents citoyens de Saint-Raymond.

Aussitôt la procession terminée dans le plus grand ordre, la foule non seulement des habitants de Saint-Raymond, mais des environs, eut la bonne fortune d'entendre un éloquent et patriotique discours de

l'honorable M. Turgeon, ministre des mines et de la colonisation.

L'orateur sut trouver le moyen d'enthousiasmer ses auditeurs, en leur faisant comprendre le bonheur que donne la religion, unie à l'amour de la patrie, au dévouement envers la Reine, sans pour cela oublier la France. Car le catholique a le cœur assez vaste pour que tout ce qui est beau, bon, noble, y trouve place aisément.

Nos lecteurs ont sous les yeux cette scène d'intérêt puissant.

D'autres discours furent encore prononcés, attestant la loyauté de tous envers le gouvernement établi, et l'on se sépara non sans réfléchir aux bonnes choses que l'on avait entendues et que l'on redira aux enfants à Saint-Raymond : ainsi se forment les générations d'hommes fermes et stables dans leur Foi, dans l'amour du sol, dans l'obéissance aux lois.

FIRMIN PICARD.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Bluet, Ottawa.—Que, parfois, la rêverie a de charme pénétrant !... Qu'il fait bon, n'est-ce pas, s'y abandonner totalement ?... Surtout quand nos lecteurs peuvent en profiter.

M. L., Montréal.—Bientôt les pétales embaumés de

ces jolies *Roses* communiqueront leur parfum délicat aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

Adolphe H., Montréal.—Il est bon, croyez-le, de voir nos jeunes étudiants, sans nuire à des études abstraites et souvent ennuyeuses, s'essayer dans l'art d'Apollon. Nous publierons.

Jules L., Halifax.

Afin de dire ta louange,
Les riants tableaux que tu fis
Nous les transmettrons, digne fils
D'une femme qui fut un ange !

F. PICARD.

Sévère B., Somerset.—Que vous êtes bon et aimable ! Mais votre charité vous mène trop loin ; c'est trop élever un devoir à la hauteur d'un bonheur... et cependant, n'est-ce pas réel, et le bonheur n'est-il pas le devoir accompli ?... Si notre conseil le permet, nous publierons.

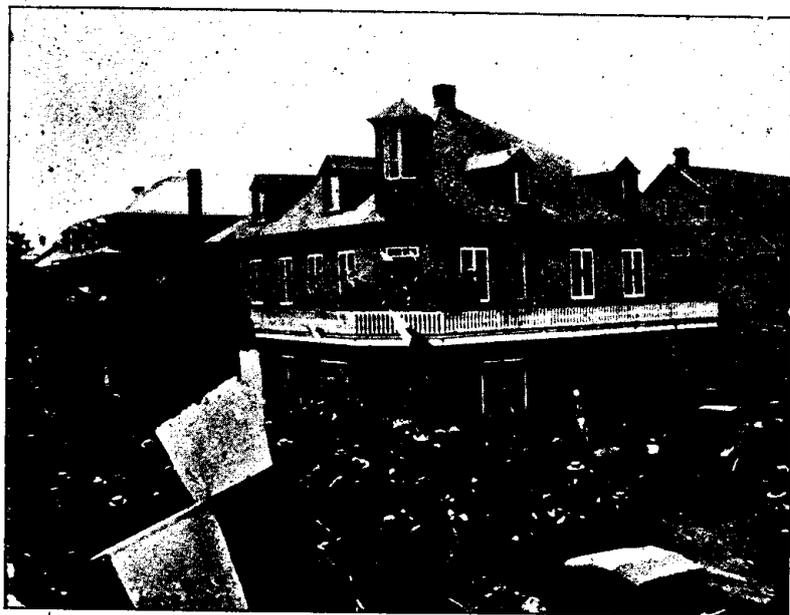
Mlle Madeleine, Ste-Madeleine.—Il sera très intéressant de savoir ce que vous voyez par cette fenêtre : et nous vous aiderons à le faire connaître.

J.-B. B., Ottawa.—Nous publierons aussitôt que possible. Croyez bien que nous sommes très heureux quand nous pouvons applaudir aux efforts des jeunes.

Louis P., Montréal.—Présenté par une future gloire du beau Canada-français, vous ne pouviez être que bien accueilli. Cependant, vous avez quelque mérite :



LE PETIT SAINT JEAN-BAPTISTE



L'HON. M. TURGEON ADRESSANT LA PAROLE

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A SAINT-RAYMOND (COMTÉ DE PORTNEUF). — Phot. V.-G. Pelletier

travaillez, ne vous laissez point. Que la chute du jour vous trouve polissant et repolissant. Suivez surtout les avis de l'ami dont vous avez droit d'être fier.

Lucinus.—Un romain sait modérer son impatience, parce qu'il a vu, par l'histoire, que la persévérance est couronnée de succès. Combien attendent qui, cependant, ne font point retentir les échos de leurs plaintes, comme Calypso !—Vous verrez que chacun a son tour.

A ENÉRI

Charmante inconnue, satire qu'Apollon a sans doute choisie pour châtier les auteurs téméraires, m'interdisez-vous toute composition fictive, ou que le public doit considérer comme telle ?

Hélas ! si par votre ordre on doit me couper les ailes, si personne ne me tend une main protectrice, si comme vous chacun m'arrose de sa bile ; plutôt mourir cent fois qu'endurer ce supplice !

Très chère Enéri, (permettez-moi cette tendresse) êtes-vous bien de chair et d'os ? N'êtes-vous pas plutôt l'âme du Tasse, errante et souffrante, cherchant des douleurs à partager ? Pourquoi vous entourer du voile du mystère ? Pour lutter avec un Ribon, vous vous cachez dans l'ombre ; mais puisque maintenant vous ne jouez plus le rôle d'avocat, pour pleurer avec les malheureux, n'en sortirez-vous pas ?

Par trois points d'interrogation, vous me demandez si "elle vogue toujours dans mes rêves, cette idéale aimée !" Mais, par mon cousin ! J'aimerais bien à savoir ce que cela peut vous faire qu'elle vogue dans mes rêves ou dans tout ce que vous voudrez !

Je vous remercie de votre sympathie et de votre pitié ; mais de grâce, n'y joignez point l'ironie ou la moquerie !

Tels qu'ils sont, ces mets sont trop lourds pour que mon faible estomac puisse les digérer. Vu l'intérêt si grand que vous me portez, je veux, pour vous montrer ma reconnaissance, vous satisfaire en tout et partout.

"Les jeunes filles, dites-vous, doivent se disputer un cœur aussi loyal que le vôtre." Je vous réponds : "Les jeunes filles (les vieilles parfois) se disputent un cœur aussi déchiré que le mien," et cette affirmation est vraie dans l'acception propre du mot.

Vous me croyez malheureux en amour. Nier ou affirmer que je le suis n'est pas mon fort, mais veuillez croire que, malgré mon respect pour la femme, pour la femme savante surtout, que Molière a su si bien priser, malgré l'estime, la sympathie, l'affection même que j'ai pu avoir pour elle, je ne me suis jamais donné la peine de verser une larme pour celle qui m'a été infidèle. Autant je puis aimer un cœur fidèle et franc, autant je sais détester un cœur fourbe, ami de l'infidélité. Charmante inconnue, votre philosophie est la

même que la mienne : la différence des costumes que nous portons n'y fait rien.

Comme vous êtes sympathique, et que je le suis aussi, nous continuerons à sympathiser, si vous le voulez bien, et je vous promets de me tenir sur mes gardes. Je ne laisserai pas ma sympathie se métamorphoser, vu que ce serait pour moi si consolant d'aimer une personne que le sort me condamne à ne connaître jamais.

Si toutes les femmes voulaient sympathiser de la même manière que vous, ce serait le retour de l'âge d'or. Il y aurait bien parfois quelques immolations ; mais ce serait pour la gloire du Très-Haut et très bon Jupiter.

Que vous êtes bonne de ne pas me tenir compte de la première impression que la femme fit sur moi. Avant de terminer, je tiens à vous remercier de cette bonté. Comme vous le dites, mon âme fut d'abord illusionnée : je vis un ange dans cet être que je ne connaissais pas ; mais, hélas ! dès que je le connus, mes illusions s'évanouirent, mes rêves s'envolèrent, et courbé sous le poids de la déception, je priai Dieu de relever mon courage abattu.

Soyez toujours sympathique, consolez les affligés, et Dieu et les "hommes" vous béniront.

A.-J. BEAULIEU.



ESPAGNE. - UN CHEMIN I



T DE CROIX EN CATALOGNE

LA MODE

Nos gracieuses lectrices pourront voir dans le numéro de la semaine dernière, deux modèles de robes à tuniques. Il est écrit qu'il est impossible de s'habiller de façon simple et pratique. Nous étions enfin débarrassées de cette ampleur si incommode pour les jupes et si peu raisonnable pour les manches et nous pouvions espérer profiter de ces avantages pendant quelque temps, lorsque la mode nous rend, d'abord, les volants et autres garnitures de jupe et ensuite les tuniques. Fort heureusement les robes unies se portant toujours et représentant la majorité, rien ne nous oblige à garnir nos jupes, ni à les recouvrir de ces encombrantes tuniques. Cependant c'est le dernier cri de la nouveauté. Les robes de lainage des derniers jours du printemps et du commencement de l'été se disposent sur fond de jupe et souvent la tunique n'est pas apparente, car elle croise de côté, un peu en avant sur le fond de jupe de soie, ne s'écartant que lorsqu'on s'assied ou qu'on marche un peu vite. Nous avons vu un assez joli modèle de ce genre, en cachemire velouté gris argent sur fond de jupe gris foncé. Le fond de jupe, de trois verges de tour, se coupe à lés biaisés. On le soutient jusqu'à mi-jupe par du crin ou de la fibre chamois. La jupe tunique n'est pas doublée, cependant il est bon de la soutenir tout autour et aux bords, qui s'entr'ouvrent, d'une soie résistante. Les tuniques se coupent droit fil ou en forme, cela dépend du tissu. Cela n'a pas beaucoup d'importance, pourvu que le haut soit très ajusté jusqu'au dessous des hanches, de façon à rejeter toute l'ampleur en arrière tout en évitant suffisamment le bas. Pour doubler les robes d'été, on vend un nouveau tissu, très léger, ayant du soutien, qui se nomme le silkerin. Le nom indique qu'il se compose de soie avec une sorte de crin. On le trouve dans les grands magasins.

Les grenadines dentelle, les barèges de couleur, les linons brodés, les voiles de religieuses, se portent aussi sur transparents de soie. Ces dessus à broderies ou dessins se font le plus souvent droit fil à fronces derrière et ajustés par quelques pinces. Plus que jamais, on revoit la petite basque très courte surtout pour ces tissus d'été. Le corsage ajusté rentrant dans les deux jupes sert de transparent à la petite blouse simplement froncée par la ceinture à la taille et frisant tout autour en basque non doublée. Avec ces costumes les ceintures de fantaisie ont beaucoup de succès. On en voit en velours de toutes nuances à barrettes de pierres, de différentes couleurs comme les colliers ou à plaques en vieux cailloux du Rhin. D'autres se ferment par de belles boucles, généralement assez basses comme ce genre de ceinture. Il n'y a pas de nuances absolument à la mode. On voit beaucoup de gris jaune dans les beiges, qu'on appelle sable, biscuit, suède, puis des lilas de toutes les teintes, des dégradés de trois bleus, des verts anciens, du réséda, et des rouges en quantité, dans les tons fraise, framboise et pavot.

Les derniers chapeaux parus sont ravissants, la plupart en paille de soie très lisse, très fine et très souple, dans des mouvements charmants que les modistes donnent sur la tête même de leurs clientes.

A citer un chapeau jaune se relevant derrière et en avant légèrement de côté, par des paquets de petites cerises avec beaucoup de feuillage et de pous-es de cerisier. Un autre, gris argent, couvert de plumes assorties, un paillason frisé, mais autour duquel s'entortillent de légères guirlandes de fleurs des champs, posées à la Lamballe. Enfin un chapeau boléro en crin noir, très drôlement orné d'une sorte de perchoir, en ruban vert à bord fantaisie, sur lequel semblent se reposer une douzaine d'oiseaux-mouches.

BLANCHE DE GÉRY.

Dans un village normand, le curé traitait, l'autre soir, quelques confrères et fit servir deux beaux poulets.

—Ce sont là vos paroissiens ? dit un des convives.

—Et ce ne sont pas les moins ailés, répondit le spirituel pasteur.

LES CERISES

Voici venir les cerises, si appétissantes dans leur fraîcheur printanière. Nous leur consacrons une note qui intéressera les amateurs.

Lucullus est, dans les livres, considéré comme l'importateur en Europe du cerisier, qu'il aurait rapporté d'Asie-Mineure ; depuis un temps immémorial, on nous affirme donc que nous devons quelque reconnaissance à ce fastueux et gourmet Romain.

Il paraît, cependant, que nous ne devrions rien ou presque rien à Lucullus.

Un pomologue distingué du dix-huitième siècle, M. l'abbé Rozier, publia, en 1785, un article dans lequel il démontra péremptoirement que les cerisiers dérivent, soit par les semis, soit par l'hybridation, des merisiers sauvages, lesquels, rares en Italie, sont complètement indigènes des Gaules, de la Grande-Bretagne, et il indiqua dans leurs différentes espèces sauvages, les souches des principales variétés de l'arbre cultivé.

Ce travail, où la logique et l'observation s'appuyaient sur une remarquable science arboricole, fut adopté par Lamarck qui, l'ayant reproduit dans l'*Encyclopédie méthodique*, lui donna l'appui de son autorité.

Lucullus aurait donc tout simplement introduit en Italie une variété de cerise plus douce que celles que l'on y connaissait. Pline en décrit dix espèces, sans faire, malheureusement pour Lucullus, aucune allusion à ce célèbre gourmet.

Nous pouvons donc manger tranquillement des cerises, sans être obligés de penser à lui avec la reconnaissance de l'estomac.

LE SPORT

LES ÉCHECS.—CONCOURS D'ORILLIA

Le 5 juillet s'achevait le concours d'échecs, organisé par le club d'Orillia, pour le championnat du Canada, auquel prirent part vingt-quatre joueurs.

Deux parties finales furent jouées ce jour-là, et le vainqueur heureux fut M. J.-E. Narroway, d'Ottawa, suivi de bien près par M. Saunders, de Toronto. M. Narroway emporte, par là-même, le titre de champion du Canada.

Nous regrettons vivement, pour notre part, que le Cercle Saint-Denis, de Montréal, n'ait pas pu se mesurer avec les autres en cette occasion ; nous ne doutons nullement qu'il n'eût lutté avantageusement sur ce champ de bataille... non sanglant. Par malheur, la maladie retenait ceux qui avaient été désignés, et il ne fut pas possible de les remplacer, à cause des occupations des autres membres.

LE JEU DE DAMES.—MATCH RIENDEAU-MAILLÉ

Enfin ! le match Riendeau-Maillé est entré dans une nouvelle phase.

A l'heure où ces lignes paraîtront, la première partie, fixée au lundi 12 de ce mois, aura été jouée, la seconde le sera jeudi, et ainsi de suite, lundis et jeudis à 8 heures du soir, chez M. Théo. Lanctôt, coin des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel, jusqu'à la victoire de l'un des deux.

Il était vraiment temps que cette rencontre eût lieu ! Les amateurs commençaient à blâmer hautement ces tergiversations singulières, malgré la bonne volonté des arbitres.

Tout est bien qui finit bien !

Nous publierons le résultat de ce match en temps et lieu.

LA CROSSE.—QUÉBEC VS NATIONAL

Notre club de la crosse canadienne, "Le National," marche de succès en succès depuis l'ouverture de la saison. La partie de samedi dernier, avec les "Québécois," que l'on semblait redouter en certain cercle, a été un véritable triomphe pour le club montréalais, qui a infligé à son adversaire l'un des *white-wash* les mieux conditionnés. En effet, des huit parties qui ont été jouées, nos braves les ont toutes gagnées, et méritent, pour ce brillant *fait-d'armes*, les félicitations de tous les amateurs.

La prochaine partie de cette ligue sera jouée à Montréal, le 24 courant. Ce sera la première fois que "Le National" se rencontrera avec le club de Sherbrooke. Qu'on se le dise.

PARC SOHMER

Quel temps !...

Il est vrai de dire que l'homme n'est jamais satisfait.—Pleut-il ?—C'est une clameur : "Quel temps à ne pas jeter un... créancier à la porte !" —Fait-il un beau soleil ?—C'est un cri : "On étouffe !... je suis rôti !" Eh ! mais, allez donc au Parc Sohmer, cet endroit pittoresque, où la fraîcheur du beau fleuve vient nous rendre la vie, la joie, l'énergie !

Et que d'attractions les directeurs de ce beau Parc s'ingénient à trouver ! C'est toujours du nouveau.

Léonidas et sa troupe de chiens savants est une des attractions de cette semaine. Il convient aussi de signaler les acrobates Roza, Armin et Wagner, duettistes, dont les tours de force et d'originalité surprendront.

JEUX ET AMUSEMENTS

MÉTAGRAMME

Par les deux mots jumeau, jumelle,
Avec six pieds je suis traduit ;
Changez le Deux et je me mêle
A l'orchestre, où je fais du bruit.

CHARADE

Après avoir garni de grives ton carnier,
Repose-toi, chasseur, à l'ombre du Premier.
Enfonce dans le bois et tourne le Dernier :
De même en sa boutique agit le serrurier.
Si tu veux à présent connaître mon Entier,
Va demander son nom de suite au grainetier.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 687

Mathématiques.—Les nombres sont : 12 et 26.
Enigme.—Le mot est : Rose.

EXPLICATION DU RÉBUS QUI A PARU DANS LE N° 688

Chaque heure nous blesse, et la dernière nous tue.
Mot à mot : Chat—Cœur noué blé—Sept la d'R—nid—R noué TU.

Out deviné : Joseph Faille, Lapaairie ; J.-M. Richard, Contrecoeur ; Mlle Chayer, Geo. Bleau, S. Latreille, Montréal.

GRAVURE-DEVINETTE



Cherchez le vieux Jean et son grand parapluie.

Le Dr Tuetout.—Je pense, Monsieur, que vous n'avez pas encore rencontré un seul de mes clients qui puisse dire du mal de moi ?

Lucien.—Parbleu les morts ne parlent pas !

UN

19

DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit. par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

En moins d'une demi-journée, chaque plongeur, descendu au fond de l'eau, au moyen d'une corde ayant une grosse pierre attachée à son extrémité, avait recueilli, à la barbe des requins, de pleins sacs d'huîtres, que l'on s'empressa d'ouvrir et dont plusieurs contenaient des perles, que l'on ferait examiner par les marchands du Cap, en passant.

Enfin, un bon vent d'est ayant succédé au calme, on leva l'ancre et... en route pour l'Europe!

Le mois de février commençait, et l'on n'eut pas trop de vingt-huit jours qu'il renferme pour atteindre la côte africaine.

Le 8 mars, l'*Albatros* mouillait en rade de la ville du Cap.

Dès le lendemain, chacun s'empressa d'aller trafiquer de ses perles avec les joailliers de la Cité aux diamants....

Et, chose étonnante, il se trouva que tous les pêcheurs de l'*Albatros* avaient en mains des perles d'une grande valeur.

Par un hasard providentiel, le navire canadien avait jeté l'ancre, dans la baie de Condatchy, sur un des bancs les plus riches, en huîtres perlières, de la région.

Quelle aubaine pour ces braves gens, plus accoutumés aux gros sous de cuivre qu'aux belles guinées jaunes et aux scintillants souverains d'or qu'on leur donna en échange des perles de Condatchy!

Bref, quand l'*Albatros* quitta le Cap de Bonne-Espérance, le 12 mars 1853, tout le monde à son bord était riche, depuis le capitaine jusqu'au dernier des *Mathurins salés*!

Le voyage de retour se fit sans encombre, et le 8 juin, par une belle matinée ensoleillée, l'*Albatros* jetait l'ancre dans la rade de Saint-Jean de Terre-Neuve, où le lieutenant Labarou se sépara de son capitaine,—non sans regret.

Mais il avait, arrêté en son esprit, un programme à remplir, et il désirait avoir les mains libres pour arriver à son but.

En effet, son intention était d'acheter, pour son propre compte, une bonne et solide goélette, avec laquelle il ferait, à Kécarpoui, une entrée.... dont on garderait le souvenir, sur la côte du Labrador.

Deux jours lui suffirent pour trouver un joli *schooner* à sa convenance; et le 10 juin, ayant recruté un équipage de trois hommes,—deux Canadiens et un Français,—il levait l'ancre pour gagner le détroit de Belle-Ile, par où le capitaine Arthur Labarou voulait rentrer chez lui.

La goélette portait un nom significatif....

Elle s'appelait : *Le Revenant*!

XXVI

LE REVENANT

Nous sommes au 25 juin de l'année 1853.

Dès huit heures du matin, la baie de Kécarpoui présente un spectacle inaccoutumé.

Près de la rive orientale, en face du Chalet de la famille Noël, deux goélettes sont à l'ancre : l'une pavoisée et toute luisante de peinture fraîche....

C'est le *Marsouin*.

A une couple d'arpents plus au large,—mais sur une même ligne,—un second vaisseau est aussi au mouillage, présentant l'étrave au courant, qui rentre....

C'est la fameuse goélette qui fait, deux fois l'an, la visite des établissements de pêche disséminés sur la côte du Labrador, achète le poisson, fournit les provisions et transporte d'un point à un autre le missionnaire catholique.

Enfin, dans l'ouverture de la baie, une troisième goélette, véritable bijou d'architecture navale, arrive, toutes voiles hautes, puis, diminuant de toile à mesure qu'elle avance, finit par aller jeter l'encre au beau milieu du courant, droit en face de l'humble demeure des Labarou.

Sur le tableau d'arrière de celle-ci se lit un nom fatidique : *Le Revenant*.

Pendant que l'équipage s'occupe à serrer les voiles et aux soins

multiples du mouillage, le capitaine se laisse glisser dans la chaloupe du bord, suivi d'un enfant d'une quinzaine d'années, dont la figure très basanée rayonne comme un soleil....

C'est Arthur Labarou, suivi de son fidèle Wapwi,—lequel, *présentant* l'arrivée de son maître, a trouvé le moyen de rallier la goélette, à l'est de la baie, dans son canot.

Mais déjà, de l'humble maisonnette, surgissent tour à tour, un vieillard, encore vert quoique courbé, une femme à cheveux blancs et une belle jeune fille, toute pâle d'une émotion extraordinaire....

Arrivés à une couple d'arpents l'un de l'autre, les deux groupes s'observent avec un trouble grandissant....

La vieille femme à cheveux blancs s'arrête et se prend à trembler de tous ses membres....

Le vieillard lève les bras vers le ciel....

Mais la jeune fille, elle, s'élance vers le nouvel arrivant et l'étreint rapidement :

—Mon frère!

Arthur rend l'étreinte, sans répondre.

La mère est là....

C'est pour elle la première parole.

Il court, la prend dans ses bras, baise ses cheveux blancs et se glisse à ses genoux, ne disant que ce mot qui dit tout :

—O mère!

Le père, à son tour, presse son fils sur sa poitrine....

Puis on entre à la maison....

La porte se ferme....

Une scène, qui ne se décrit pas, a lieu entre les divers personnages de cette famille, hier encore abîmée dans le désespoir.

La joie a sa pudeur.

Tirons le rideau sur ces épanchements sacrés....

Un quart-d'heure s'écoula.

Puis la porte se rouvrit, pour livrer passage au capitaine du *Revenant*, qui semblait au comble de l'anxiété et disait rapidement à sa sœur :

—Ainsi, tu es sûre que Suzanne m'est restée fidèle et qu'on lui force la main?....

—Absolument sûre, mon frère.... Ah! pauvre fille, comme elle a pleuré et quel serment imprudent elle a fait là, par une reconnaissance exagérée pour un sauvetage "arrangé" d'avance entre Thomas et Gaspard, je le jurerais.

—Oui, elle a été bien imprudente de s'engager par serment à épouser un misérable, dans un temps donné.... Mais aussi, petite sœur, quelle inspiration du ciel d'avoir ajouté formellement, comme tu dis : "Si toutefois mon premier fiancé ne vient pas réclamer ses droits!"

—Restriction qui n'a causé nul souci à ce coquin de Gaspard! fit remarquer Mimie.... Il était si sûr d'avoir réussi dans son crime!

—Dieu aveugle les criminels qu'il veut punir! dit gravement le jeune capitaine du *Revenant*.... Nous arriverons à temps pour sauver cette pauvre Suzanne.

Ces propos s'échangeaient rapidement, tout en embarquant dans la chaloupe et ramant vers la goélette.

On prit là un renfort de deux solides matelots, et la chaloupe partit comme une flèche dans la direction du Chalet.

A peine eut-elle touché terre, qu'Arthur sauta sur la berge....

Comme il franchissait le rideau de saules qui borde la rive en cet endroit, un cri de désespoir faillit jaillir de sa gorge....

En face d'un autel, tout enguirlandé de feuillage, érigé à côté du Chalet, Gaspard et Suzanne, à genoux l'un près de l'autre, écoutaient un prêtre debout en face d'eux, un livre à la main.

—Gaspard Labarou, disait gravement le ministre du culte, prenez-vous Suzanne Noël pour votre légitime épouse?

—Oui! articula Gaspard, d'une voix nerveuse.

Le capitaine du *Revenant* arrivait derrière eux, comme le prêtre posait la même question à la jeune femme agenouillée :

—Suzanne Noël, prenez-vous Gaspard Labarou pour votre légitime époux?

Un frisson parut courir sur les épaules de la pauvre fille....

Elle hésita....

Puis, dans un mouvement de désespoir inconcevable, levant les yeux au ciel comme pour y demander un secours inespéré, elle se retourna une dernière fois vers la baie, dans une volte-face rapide, et rencontra les yeux d'Arthur, qui semblait guetter ce moment.

Alors secouée de la tête aux pieds par une commotion électrique, elle courut vers son premier fiancé, criant par trois fois :

—Non! non!! non!!!

Tout le monde avait suivi des yeux la jeune fiancée,—si près de s'appeler la jeune épousée,—et ce fut une exclamation de stupeur quand on la vit dans les bras de celui qu'on croyait mort,—d'Arthur Labarou, surgi brusquement des saules bordant la rive.

Gaspard, tremblant, livide, les yeux agrandis par une épouvante sans nom, paraissait cloué au sol.

Thomas, qui lui servait de chaperon à l'autel, dut le rappeler à ses sens . . .

Il perdait rarement la tête, lui, l'excellent garçon.

— Mon vieux, dit-il . . . *ton chien est mort ! . . .* Filons ! . . . C'est le bon temps.

Et, passant son bras sous celui de son complice, il l'entraîna rapidement vers la rive, où la chaloupe du *Marsouin*, toute pavoisée et montée par deux matelots en grande tenue, attendait les mariés.

Bien que les oreilles lui tintassent de mille rumeurs imaginaires, Gaspard, en passant près d'un groupe formé d'une jeune fille et d'un enfant, entendit toutefois une voix de femme qui lui disait avec un mépris écrasant : " Cain ! "

L'enfant, lui, ôta gravement son chapeau, et salua jusqu'à terre. C'était Wapwi, qui se vengeait à sa façon.

Mais tout cela ne prit que le temps de le dire . . .

Thomas commanda aux matelots, après avoir fait entrer Gaspard dans l'embarcation et s'y être installé lui-même :

— A la goélette ! . . . et plus vite que ça !

Bien que fortement intrigués de ne pas voir la mariée accompagner son nouvel époux, — ainsi que la chose avait été arrangée, — les mathurins poussèrent au large et se prirent à ramer en cadence, sans faire aucune observation.



Non ! non ! non ! dit Suzanne. — Page 187, col. 2

Une demi-heure plus tard, le *Marsouin*, toutes voiles hautes et pavillons au vent, sortait de la baie, contournait la *Sentinelles* et disparaissait dans les brumes irisées du golfe . . .

Gaspard Labarou, debout près de la lisse de l'arrière, tendant son poing fermé vers le fond de la baie, disait :

— J'ai perdu la partie, cette fois . . . Mais . . . *je reviendrai !*

Dès le lendemain, un double mariage était célébré par le missionnaire, avant son départ :

Celui du capitaine Arthur Labarou et de Suzanne Noël . . .

Les autres conjoints s'appelaient :

Louis Noël et Euphémie Labarou.

Et, à la fin de ce jour-là, quand les ombres de la nuit s'étendirent sur la *Côte du Labrador*, il y eut un endroit de ce littoral solitaire où le *Bonheur*, ce fuyard infatigable, dut faire une halte !

FIN

LA NAISSANCE DES ROSES BLANCHES

(Légende imitée des Évangiles apocryphes)

En ce temps-là, Archélaüs, fils d'Hérode, régnait en Judée.

Une brise légère, tout imprégnée de douces senteurs, fouette paresseusement les eaux de la mer galiléenne.

De blanches voiles s'inclinent, gracieuses, sur les flots.

Sous les étincelants rayons du soleil, le lac Génésareth se transforme en une éblouissante mosaïque : saphir, émeraude, turquoise, opale aux reflets lumineux et changeants. La vague murmure, clapote et s'épand à l'entour des grands roseaux. Les roseaux se courbent avec grâce. Serpent monstrueux, le Jourdain s'échappe en grondant du sein de cette mer calme. Il déroule ses anneaux dans le désert.

Là-bas se dresse, fantastique, l'Hermon au front neigeux.

Et sur les routes, c'est un va-et-vient perpétuel de caravanes, longues files de marchands qui vont échanger les parfums et essences d'Asie, l'orge et le blé des hauts plateaux et des plaines fertiles.

Des femmes voilées marchent silencieuses. Des juifs se détournent avec dégoût d'un misérable Samaritain.

Et, sur les bords du lac, ce sont des cris, des appels, des éclats de voix, des rires bruyants . . . Des touffes de lauriers-roses s'agitent, les rameaux de caroubiers s'écartent brusquement . . . Des enfants qui se poursuivent . . . Des papillons diaphanes, aux ailes diaprées d'or et d'argent se laissant emporter par la brise capricieuse. Et la troupe enfantine, joyeuse, a vite fait d'oublier ses jeux et ses querelles pour se livrer à de nouvelles courses folles. C'est à qui luttera de vitesse pour saisir les jolis insectes effarés .

Couvert de poussière, marchant avec peine, s'appuyant sur un long bâton de voyage, un homme, jeune encore, apparaît au détour du chemin.

Il tient par la bride un âne au pelage fauve. Assise sur cette modeste monture, une femme, revêtue de vêtements sombres, soutient dans ses bras un enfant endormi. Elle se penche et dit quelques mots. Les voyageurs quittent la route et se dirigent vers un bosquet d'orangers et de palmiers. Ils étendent leurs membres épuisés sur un tapis de fin gazon, à l'ombre des arbres odoriférants, et, bercés par le chant des oiseaux, ils s'endorment . . .

Soudain, un cri déchirant retentit.

Les rires ont cessé, là-bas, sur la grève. La foule s'est précipitée.

Une femme, une Samaritaine, les yeux égarés, les bras tendus se dresse en face de la mer. Elle sanglote, éperdue :

— Mon fils, mon fils !

Un pêcheur a plongé dans les flots. Ses recherches sont vaines.

Un marinier lui succède, et, plus heureux, il saisit un corps inanimé. Il dépose l'enfant aux pieds de la mère insensible.

D'un œil atone, elle contemple ce petit être sans mouvement, inerte, son fils . . .

Et sous les orangers, à l'ombre des arbres odoriférants, l'enfant endormi dans les bras de la femme aux vêtements sombres, s'est réveillé :

— Allons, dit-il à sa mère.

La femme interroge l'enfant. Et l'enfant sourit :

— Allons, fait-il doucement,

La femme s'est levée et ils vont vers le rivage. Ils écartent la foule émue de pitié. Et, à la vue de cette mère et de l'enfant, de l'enfant mort, la femme aux vêtements sombres a tout compris. Elle serre avec amour et effroi son fils sur sa poitrine.

A ce moment, l'infortunée Samaritaine sort de sa profonde torpeur, elle se jette au-devant de la femme et de l'enfant étroitement embrassés.

— Femme, n'approche pas, n'approche pas. La mer m'a ravi mon fils, mon unique enfant ! N'approche pas, elle pourrait tuer le tien !

Un docteur de la loi passait.

— Une Samaritaine ! murmure-t-il avec mépris.

Et il se voile la face.

L'enfant se dégage doucement des étreintes de la femme aux vêtements sombres. Il se penche sur le petit cadavre. Il souffle sur lui à trois reprises et, le saisissant par la main, il le rend plein de vie à sa mère.

Epouvantée, la foule recule.

Dans l'enivrement d'une joie sans égale, la mère du ressuscité tombe à genoux :

— O femme ! ô mère ! . . . qui es-tu donc ? . . . Bénie sois-tu ! Béni soit ton fils ! . . . Bienheureuses tes entrailles ! . . . Dis moi ton nom . . . que je te redise sans cesse pour louer Dieu !

Et la femme aux vêtements sombres fixa le ciel, et, joignant les mains :

— Je suis Marie.

— Marie ! Tu es vraiment l'Etoile de la mer, la Souveraine de la vie et de la mort . . . Je te dois mon fils . . . Tu ne m'as point méprisée. Comment te remercier ?

Et, arrachant une touffe de belles roses parfumées, la Samaritaine les offrit à Marie.

Des yeux humides de la Vierge, une larme tomba sur les corolles empourprées et les roses devinrent blanches ! . . .

MAXIME DU HOIRS.

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Qu'allait-il faire ? Une idée folle lui traversa le cerveau et le tenta à partir de ce moment : revoir Madeleine, tomber aux pieds de cette mère douloureuse qui l'avait tant aimé, et dont il avait désespéré la vie. Il avait assez souvent songé, assis devant le feu du bivouac, pour se dire combien il avait été coupable envers elle. Il se souvenait de sa bonté, de son indulgence, de la tendresse avec laquelle elle le serrait dans ses bras. Il revoyait son vieux et cher visage sillonné de rides, couvert de larmes ruisselantes ; il retrouvait dans sa mémoire le son de sa voix étouffée par les sanglots, cette voix qui lui répétait :

— Ne renie pas Dieu, repens-toi, change de vie !

Alors, il se disait que pour la revoir il donnerait le reste des jours qu'il avait à vivre, et qu'il hasarderait volontiers un bien plus cher que l'existence : la liberté !

Rien ne prouvait d'ailleurs qu'il serait reconnu, arrêté ! Huit années l'avait changé d'une façon absolue. D'ailleurs, qui songeait à lui ?

Non, il voulait seulement revoir la vieille Madeleine, s'humilier devant elle pour la première fois, la supplier d'implorer Dieu pour lui, puis la quitter, après avoir essuyé ses larmes et reçu sa bénédiction. Il s'attendait à la trouver dans la vieille maison bâtie par le père ; la pensée ne lui était pas venue qu'elle pût l'avoir quittée sans retour... Un moment, une crainte terrible lui traversa l'esprit : Si elle était morte ! Cela se pouvait-il qu'elle expirât avant d'embrasser le fils qu'elle avait tant aimé ?... Et cependant la pauvre vieille avait assez souffert pour mériter de Dieu sa délivrance.

Tandis qu'étouffé par son angoisse, Mathieu Cervier serrait son cœur à deux mains, il sentit sur sa poitrine le chapelet de bois ramassé près de la croix élevée à la mémoire de Jean Tournil. Il le prit et le regarda attentivement :

— Il n'y a pas longtemps que la mère l'a perdu, dit-il, sans doute la chaîne de fer est rouillée, mais elle le serait bien davantage si, depuis plusieurs années ce pauvre souvenir avait roulé dans l'herbe... Elle allait là en pèlerinage, expiant et priant pour moi...

Mais, d'un autre côté, comment expliquer l'abandon de la cabane ? Tandis qu'il s'adressait ces questions, Mathieu Cervier ne s'était point aperçu que le temps, changeant subitement, venait de se couvrir de nuages. Un coup de tonnerre l'arracha à sa rêverie, et peu après une effroyable averse tomba, transperçant le dôme feuillu de la forêt et crépitant sur les feuilles.

Le vagabond sentit que cette pluie détendait ses nerfs. Il exposa son front et ses mains à l'ondée ; mais, entendant du bruit dans le fourré, il rentra. Cette précaution était pour le moins inutile, car celui qui s'avavançait y venait chercher un refuge que le vagabond ne songeait guère à lui disputer.

Cependant il se sentit soulagé, en voyant que c'était un enfant d'environ treize ans qui accourait vers la mesure.

Evidemment, celui-là ne le connaissait pas.

Le jeune garçon ne songeait qu'à se mettre à l'abri de la pluie torrentielle qui tombait, et, voyant que la mesure se trouvait déjà habitée, il le constata sans étonnement.

— Vous avez eu l'esprit d'arriver avant l'ondée, dit-il.

Se secouant en riant avec un mouvement rappelant celui de l'oiseau battant des ailes, il ajouta :

— Tiens ! les bûcherons ont brûlé presque tout le bois... Enfin, il reste des allumettes, et nous pourrons tout de même nous sécher... Quand je dis nous, il n'y a que moi de mouillé... Par exemple, le fils de ma mère n'a pas un fil de sec.

Tout en parlant, le garçonnet allumait les menues branches, étendait sa blouse transpercée devant la flamme, et présentait ses mains à la chaleur du foyer.

Assis sur un escabeau, au coin de cet être qui avait été le sien, sous ce toit qui avait abrité son berceau, le vagabond était retombé dans ses pensées. Cependant, il voulait savoir, et jamais meilleure occasion ne devait sans doute s'offrir à lui, s'il souhaitait connaître ce qu'était devenue l'ancienne habitante de cette demeure ruinée.

Le petit paraissait en humeur de causer ; c'était un adolescent robuste, alerte, un peu gouaillieur, et qui devait connaître toutes les histoires du village.

— Ainsi, demanda le vagabond, cette maison sert d'abri banal à ceux que surprennent la nuit et l'orage ?

— Cette maison ? Vous êtes poli pour la mesure. Trois murs et la moitié d'un toit. Si elle eût été complète, la mère Madeleine y demeurerait encore ; mais elle se faisait si vieille, et ses rhumatismes lui causaient de telles souffrances, par les temps de froid et de pluie, qu'elle a dû la quitter, la cabane... Ça lui a grandement coûté, parce que, voyez-vous, la mère Madeleine n'est pas une femme comme les autres ; on dirait une sainte. Ne s'était-elle pas condamnée à attendre ici, sans fin, son vaurien de fils, un homme que la justice a cherché dans le temps et qui s'est enfui, après l'assassinat d'un garde. On pourrait croire que la mère Madeleine l'avait en horreur pour son crime... Eh bien ! si elle jeûnait et si elle priait à l'église ; si elle portait des couronnes sur la tombe de Jean Tournil, elle n'en souhaitait pas moins le retour du meurtrier, et, chaque soir, elle plaçait pour lui un pain, du linge et quelques sous sur la huche que vous voyez. Tant et si bien que des garnements du pays ont volé ce qu'elle destinait à son fils, et qu'on les a envoyés à Meaux sous l'escorte de Sabretache et Jansôme.

— Pauvre mère ! pauvre mère !

— Oui, vous pouvez le dire, pauvre mère ! Et nous, qui rions pas mal de tout, jamais nous n'avons ri sur son passage. Elle a travaillé tant qu'elle a pu : d'abord pour vingt sous par jour, ensuite pour dix, après pour son pain... Enfin, on lui a refusé une écuelle de soupe en échange de son labeur. C'est vrai qu'elle ne faisait pas grand'chose, la pauvre femme ! Ses doigts étaient noués, sa vue baissait ; à moitié aveugle et à demi paralytique, elle ne rendait guère de service. On l'a remerciée en la plaignant. Alors, elle a tendu ses pauvres mains, si tremblantes que les doigts retenaient avec peine les sous qu'on y mettait.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia le vagabond d'une voix étranglée !

— Oh ! quand la misère s'acharne à une créature, ça dure longtemps, reprit l'enfant. Elle ne se montrait pas exigeante, la mère Madeleine ; tant qu'elle gardait quelques croûtes de pain, elles les mangeait sans rien demander de plus, et ne frappait aux portes que vaincue par la faim...

— La faim, c'est terrible !

— Oui, terrible pour les vieux. Moi, qui vous parle, j'ai eu faim souvent, mais on trouve une pomme ici, du pain là, du lait ailleurs. Les gosses ! ça intéresse, voyez-vous !... Mais les vieux, quand ils n'ont plus d'enfant pour les nourrir, tout le monde s'en détourne, et d'autant plus que le fils de Madeleine avait rendu veuve Catherine, que, dans le village, on appelle la mère Pélican...

— Parle-moi de Madeleine, de la vieille Madeleine...

— Je ne cesse d'en parler, même en prononçant le nom de Catherine ; vous n'êtes pas du pays, vous ne pouvez savoir... M. le curé dit que jamais personne n'a été plus héroïquement chrétienne que Catherine... Songez donc ! quand on lui tua son mari dans un bois, en traître, elle avait dix enfants.

— Tu l'as déjà dit, petit, fit le vagabond d'une voix rauque.

— Non ! je n'ai pas parlé des enfants ; j'ai seulement raconté qu'un bandit, un braconnier, l'avait faite veuve...

— Après, après !

— Dame ! vous me demandez l'histoire, je la conte... Si vous m'interrompez, j'en perdrai le fil...

— Reprends-la, dit le vagabond, j'écoute.

— Elle avait donc dix enfants, la Catherine, et plus de mari... C'était lourd... Ma mère a souvent affirmé devant moi que personne autre qu'elle n'aurait pu s'en tirer... Un autre malheur l'accabla ; les malheurs vont par troupes comme les corbeaux. On lui vola un enfant... Des bohémiens qui traversaient le pays... Alors savez-vous ce qu'elle fit, elle adopta la petite fille abandonnée d'une Tzigane pour refaire sa couvée de petits pélicans, qui lui dévoraient le cœur et buvaient son sang et sa vie...

— Catherine a fait cela !

— Oh ! vous n'êtes pas au bout ! C'était si beau, que M. le curé en parla en chaire... Néra grandit avec la couvée, devint jolie, même à côté de Louise et Marie, et la famille prospéra... La bénédiction de Dieu y était, quoi ! François devint l'associé de son patron ; Pierre, parti pour son sort, est fiancé à la fille du plus riche minotier du pays, Mlle Cyprienne ; Vincent deviendra un fameux jardinier, sous la direction de Joseph Lepic, qui doit épouser Marie ; Louise sera la femme de Martial Dincou, le serrurier ; Georges étudie pour devenir maître d'école ; Julien fait des modelages remarquables par des messieurs de Paris. Il n'y a que Nichette qui ne soit pas pourvue, mais elle a neuf ans, et se contente de lire dans l'Abécédaire et de jouer avec son chien... Encore un être bon celui-là ; et brave et courageux, et tout, quoi ! Néra l'attelle à la voiture au linge ; il porte les paquets, il promène Nichette. Nous sommes amis tous deux, Caboul et moi.

— Mais Catherine, Catherine !

— J'en étais à la couvée

—Et tu as oublié Madeleine.

—C'est vous qui oubliez quelque chose.

—Quoi ?

—Ma recommandation. Quand on m'interrompt, c'est fini de l'histoire. C'est égal, me revoici sur la voie. . . . Madeleine était donc pauvre, si pauvre, qu'elle ne pouvait même plus ramasser les vingt sous qu'elle portait de temps en temps au Doyen, afin qu'il célébrât des messes pour le repos de l'âme de Jean Tournil. . . . Elle se traitait encore dans le bois, et s'agenouillait à la place où il était tombé sous la balle du meurtrier. Un jour elle y resta évanouie, froide et presque morte. Néra l'y trouva et, toute affolée, s'en alla le conter à Catherine.

—Ah ! la détresse de cette malheureuse vengeait déjà la veuve du garde.

—Il y a plusieurs manières de comprendre la vengeance, à ce qu'il paraît. . . . Néra ramena Catherine et toutes deux emportèrent la vieille femme.

—A l'hospice, sans doute ?

—Dans la propre maison de Catherine.

—Madeleine sous ce toit !

—Un toit béni, voyez-vous. . . . Elle envoya chercher le médecin ; mais, dès la seconde nuit, Madeleine tomba en paralysie. Elle ne remuait pas et ne parlait plus. Ses grands yeux, rouges de pleurs, vivaient seuls dans son visage. Et Catherine se demanda ce qu'elle allait faire de l'infirmes. On lui parlait de l'hôpital, elle secoua la tête, et, après avoir pris l'avis des enfants elle garda la pauvre. . . .

—Comment, Madeleine. . . .

—N'a point quitté la demeure de Catherine. Soignée par elle et par les enfants, elle vit ses derniers jours dans une petite pièce claire, propre et gaie, où Nichette passe une partie de ses journées. Nichette se fera sœur de charité quelque jour, c'est sûr. Elle dit qu'elle commence son apprentissage.

—Tu te trompes et tu me trompes, petit ! s'écria le vagabond en se levant : une telle vertu n'est pas de ce monde. Quoi ! Catherine, rendue veuve par le fils de Madeleine, accueillerait cette mère douloureuse, l'arracherait à la misère, au désespoir, et lui permettrait de mourir en paix au milieu de la famille ! . . .

—Elle l'a fait, répéta gravement l'enfant. Nous connaissons tous la petite chambre qu'elle habite, et, quand nous sortons de l'école, nous avons soin de ne pas faire de bruit en passant sous ses fenêtres. . . . Seulement, elle n'en a pas pour longtemps, la pauvre vieille ; elle baisse, elle baisse, et je ne sais pas si elle verra s'accomplir son dernier souhait.

—Que désire-t-elle donc ?

—Revoir son gremlin de fils ! répondit l'enfant. Il y a des mères comme ça. On dirait une maladie, voyez-vous ; rien n'y fait ! Elle veut, comme elle disait autrefois, lui pardonner, le bénir et l'entendre dire qu'il se repent.

—L'entendre dire qu'il se repent ! . . .

—Seulement, est-ce possible qu'il se repente ? . . . D'ailleurs, peut-il revenir ? La gendarmerie n'a jamais cessé d'avoir l'œil ouvert et, s'il reparait jamais dans le pays. . . .

—S'il y rentrait, fit le vagabond, je te jure qu'il reverrait sa mère, quand il devrait après passer en cour d'assises.

—Si on l'arrêtait, fit l'enfant, c'est du coup que sa mère serait tuée.

—Non ! non ! la joie de l'avoir revu la guérirait, au contraire.

Le jeune garçon secoua la tête.

—Le médecin assure que jamais elle ne reprendra l'usage de ses membres ; mais elle pense et elle souffre, puisqu'elle pleure. . . .

—L'as-tu donc vue, petit ?

—Deux fois, en allant porter du linge à Catherine. Vous comprenez bien que ça fit un mouvement dans le village quand on apprit que la veuve de Jean Tournil recueillait la mère de Loup-Cervier. On ne l'a ni pris, ni condamné, c'est vrai ; mais tout le monde le croit coupable. . . . Alors les uns crièrent que la mère Pélican n'avait pas de cœur et qu'elle oubliait le serment de venger son mari. . . . Les autres répétèrent que sa conduite était admirable. On se partagea en deux camps. Bientôt quelques-uns allèrent dans la maison de Catherine, à seule fin de voir la pauvre vieille mère Madeleine, et je fus de ceux-là. Seulement, je masquai ma curiosité en lui portant une pleine corbeille de fraises des bois, et ça me serra le cœur de la voir, allez ! et ce soir là j'embrassai ma mère plus fort, en lui promettant de mieux apprendre à l'école.

—Et tu as oublié ta promesse ? . . .

—Vous me dites cela parce que j'ai fait l'école buissonnière ?

—Oui.

—Je m'étais cependant bien promis de changer.

—On se promet cela, dit le vagabond, et cependant on retombe dans ses habitudes. . . . Cela ne semble guère mal, vois-tu, de préférer la grande forêt où l'on cherche des nids, où on paresse, couché sur la mousse, à l'école enfumée où l'on doit rester courbé sur ses livres. Et cependant, tel est l'écolier, tel sera l'homme. La flânerie enfantine

dégénère en paresse chez l'adolescent. Il refuse d'apprendre un métier qui le retiendrait à l'établi, et livre son bras à n'importe quel ouvrage, quand le besoin d'argent devient impérieux. Mais à peine a-t-il quelques écus dans sa poche ou a-t-il renouvelé son crédit au cabaret, qu'il s'empresse de reprendre son existence sans liens et sans devoirs acceptés. Il commence par faire couler les larmes de sa mère, il en vient à lui demander le produit de ses journées, et ça s'est vu, à le lui arracher par la violence. Il aime la lutte, la chasse, il se fait braconnier et vit de ses coups de fusil et du gibier volé aux propriétaires.

D'abord, c'est bon, la vie en plein air, dans la forêt, sous les feuilles fraîches, même en été ; en hiver, le bois est tout blanc, il étincelle comme des pierreries ; les pas s'éteignent sur la neige, on oublie le froid pour suivre sa proie.

Oh ! c'est une passion ardente, une poursuite acharnée, un triomphe sanglant. On revient, le chevreuil sur l'épaule, les lièvres dans la carnassière ; le gibier vendu, tout va bien, on renouvelle sa provision de plomb, et cette vie continue. On rit des gendarmes, du garde champêtre ; on trouve du plaisir à braver la loi. On se trouve plus fort qu'elle, parce que cette loi menace et qu'on la raille. Mais la société et la loi demeurent les plus fortes. Celui qui les brave ne le fait pas longtemps avec impunité. Elle apparaît sous tant de formes, cette loi, qu'il faut sans fin se garer de ses représentants. Elle a inventé les gendarmes, puis les garde-chasse. Oh ! le garde-chasse, c'est l'ennemi éternel du braconnier. On ne se dit point : " Il remplit son devoir en surveillant les bois de son maître," on voit en lui l'homme qui nous empêche de satisfaire une passion irrésistible.

Une lutte s'établit, le garde reste le plus fort. On arrête le braconnier. Dans sa prison, il roule des projets de vengeance, et, s'il trouve plus tard le garde au bout de son fusil, il épaule, il tire et l'homme tombe. . . .

Le vagabond s'arrêta ; les derniers mots étaient sortis de sa gorge comme un râle. Sa face semblait congestionnée ; il ouvrit la porte, tendit ses deux mains pour y recevoir l'ondée tombant en larges nappes, et y trempa son visage. Quand il rentra dans la mesure, l'enfant le regarda avec une curiosité mêlée d'inquiétude.

—Et voilà pourquoi tu dois obéir à ta mère, aller à l'école, petit, apprendre un état et travailler. Sans cela, qui sait si tu ne deviendrais pas paresseux, braconnier, puis assassin ?

Il retourna sur l'escabeau et remua du bout de son bâton les brindilles rouges remplissant la cheminée.

L'enfant ne répondit rien. A plusieurs reprises, il étudia l'état du temps ; on eût dit qu'il avait l'intention d'abandonner l'abri qu'il partageait avec le vagabond.

Enfin, la pluie cessa d'une façon presque subite ; le ciel redevint d'un bleu éclatant, et les gouttes d'eau restées sur les feuilles prirent des aspects prismatiques.

On entendit des chants d'oiseaux plus gais. Ils saluaient la fin de l'orage et buvaient dans les plis des feuilles. La verdure rajeunie exhalait un parfum délicieux. La terre, desséchée par les ardeurs de l'été, paraissait revivre. Jamais la forêt ne parut plus belle à l'enfant oublieux de l'école, au vagabond qui préférerait un toit de branchages à la meilleure des maisons.

L'enfant se rapprocha de la porte.

—Où vas-tu ? lui demanda l'homme.

—A l'école : le maître me grondera, mais j'aurai encore le temps d'apprendre une leçon.

Un bon mouvement le rapprocha du vagabond, et, fouillant dans sa poche, il en tira un morceau de pain.

L'homme le prit sans rougir.

—Que Dieu te le rende !

—Qui sait si vous ne lui aurez pas aidé ! fit l'enfant. Merci pour les paroles que vous m'avez dites, ma mère sera désormais contente de moi.

Alors, s'élançant dans le bois, il descendit la pente de la colline, laissant le vagabond seul dans la mesure abandonnée.

XXIII

LE SERMENT DE LA VEUVE

La nuit venait, et l'homme ne semblait pas garder conscience du temps écoulé ; il restait immobile à la même place, l'esprit perdu dans ses pensées amères. Cependant quand, relevant la tête, il vit autour de lui l'ombre grise du crépuscule, le sentiment de ce qu'il voulait accomplir lui revint à la mémoire. Il se secoua avec une sorte d'effort, reprit son bâton et quitta la mesure, en murmurant :

—J'y coucherai ce soir.

Coupant alors à travers le bois, comme il avait fait déjà, il descendit vers le village, les derniers bruits s'endormaient.

Encore un peu et le village tout entier dormirait.

RAOUL DE NAVERY

A suivre

WISEZ A L'ECONOMIE

Pourquoi payer de gros prix pour des médicaments, alors que vous pouvez à peu de frais obtenir la guérison radicale du rhume le plus opiniâtre en prenant du *Baume Rhumal* ?

CHOSSES ET AUTRES

— Laissez au logis les soucis qui vous rongent. Ne les montrez pas au public, si vous ne voulez pas voir les amis et voisins rire à vos dépens.

— Les sauterelles font des ravages énormes dans le Dakota Nord. Le gouvernement paie une prime de 50 cents par boisseau de sauterelles.

— On dit à Paris que la blouse de soie de couleur claire sera en grande faveur cet automne. Les couleurs favorites seront les bleus, les gris et le poivre et sel.

— Les crépons sont bien demandés pour l'hiver, surtout dans les belles qualités, dépassant 2 shellings. Les manufactures anglaises ont fort à faire pour lutter contre les fabriques françaises dont les produits sont supérieurs et plus beaux à prix égal.

LES BONS SONT RARES

Ce ne sont certes pas les remèdes qui manquent pour le traitement du rhume ; mais les bons sont rares. Et parmi les bons, c'est le *Baume Rhumal* qui est le meilleur, et qui possède la faveur de nos médecins.

— A Londres seulement, il y a plus de 100,000 femmes, âgées de 20 à 35 ans, employées dans les buvettes. Sur ce nombre, il y a 400 filles, sœurs ou nièces de ministres de l'Evangile, 200 filles d'officiers militaires, et autant de filles de médecins et de chirurgiens. La buvette est une triste école, surtout pour le beau sexe.

— Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 juin : Vieux souvenirs, duchesse de Fitz James ; Talleyrand colonisateur, Jean Guétary ; Le roi de Siam en Europe. F. Mury ; Le fanatisme en Turquie, J. Denais ; La payse, C. Le Goffic ; Les bâtiments de guerre à construire, Comt. H. Chassériand ; L'attrait physique et la beauté, P. Souriau ; Lettre sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam ; La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Etranger ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique musicale ; Critique dramatique ; Sciences ; Notes d'art ; Finances ; Bibliographie ; Sport ; Carnet mondain ; Mode.

Bureau : 12, rue de Richelieu, Paris.

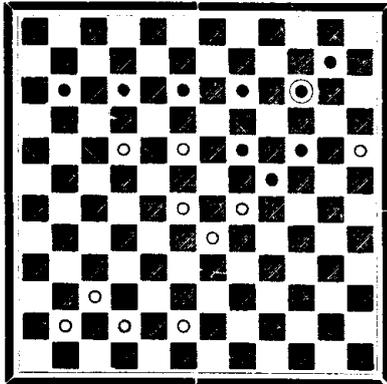
LE VOICI

Le véritable remède contre les rhumes opiniâtres et recommandé par tous les médecins, c'est le *Baume Rhumal*.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 202

Composé par M. Nap. Brochu, Lévis
Noirs—9 pièces



Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 201

Blancs		Noirs	
26	20	14	38
15	9	2	28
41	43	40	18
17	12	18	5
43	49	5	55
67	61	55	68
59	33	53	70
33	49	42	53
65	59	53	64
49	55	gagnent	

Le pion No 1 doit être noir.

Solutions justes par M. N. Brochu, Lévis, depuis 197.

Une femme parfaite...

Si la perfection était possible, aurait besoin d'abord du plus riche des dons de Dieu : *une santé parfaite*. Combien en avons-nous dans cet état ? C'est le continuel mal de tête, mal dans le dos abatement de l'esprit, découragement indiqué par des signes si souvent remarquables sur la figure : teint pâle, regard abattu et sans expression, qui révèlent le fait que la souffrance existe à un point si alarmant chez la femme. Des recherches nous ont appris que la cause de la plupart des symptômes ci-dessus est la *faiblesse féminine*.

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES

PALES ET FAIBLES

Rendent promptement ces êtres souffrants à une santé parfaite. Ces pilules sont absolument sûres sous tous rapports, d'une forme convenable et d'un prix modique. C'est pour la femme un remède qui, s'il est bien employé, lui sera un ami assuré dans les jours d'épreuves.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux États-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. *Noté dans ce Journal.*

L'APRÈS-LAVÉRON
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283. MONTREAL.
MARCHAND 543. P. Q.

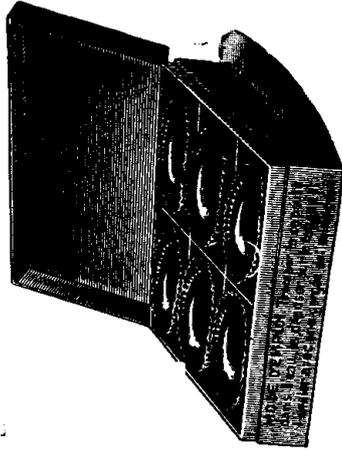
Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicière. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

CAPSULES TAETZ

Elastiques Russes

BREVETÉS EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Les Capsules Taetz (forme bonbons) adoptées par les sommités médicales du monde entier, constituent le mode le plus pratique pour prendre à haute dose sans aucune répugnance et sans le secours de la cuillère les médicaments de mauvais goût, tels que : les Huiles de Ricin, de Foin de Morue, Baume de Copahu, etc., etc.

Les véritables Capsules Taetz d'une extrême finesse sont facilement digérées par les estomacs les plus délicats, grâce à leur préparation spéciale inimitable. Elles procurent des effets immédiats, les principes actifs qu'elles renferment n'étant altérés par aucun mélange.

Dépôt pour le Canada
Maisons ROYER et ROUGIER Frères
55 St. Sulpice Street, MONTREAL
Gros : R. TAETZ & Co, 46, r. de Bretagne, Paris

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUE,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES MODERNES

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT - JACQUES

"BATISSE IMPERIALE" MONTREAL

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPOUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussé.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désodorif, di-siège Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Fugosités, Boutons, Efflorescences, etc. conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il blanchit, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
11 date de 1849
Franco : 5 fr. Franco : 5 fr.
CANES, Paris 84 St-Denis, 19

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
par les
CAPSULES
L. KIRN
"Extrait éthéré de FOUGERE Mlle Pure sans Calomel."
M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOV,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

GRANDE ATTRACTION

CETTE SEMAINE

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COI DES RUES

St-Laurent et Duluth

Les prix ci-dessous parlent par eux-mêmes :

Geleurs de Crème à la Glace

Valant \$1.75, pour.....\$1.20
Valant \$1.95, pour.....\$1.35

Ces marchandises sont spéciales pour Lund et Mardi seulement.

Etoffes pour Robes

Etoffes pour robes, to it laine valant 15c.
Spécial..... 5c
Henrietta, tout laine, 50c. Spécial... 29c
Une grande ligne d'Étoffes à robe, à laisser écouler..... 25c

Fournitures

Très bonnes fournitures 15c, pour..... 9c
Très bonnes fournitures 18c, pour..... 12c
Double largeur, valant 10c, pour..... 4½c
Extra qualité, valant 18c, pour..... 9c

Soie et Satin

Dans ce rayon, nous défions tout autre magasin de pouvoir les vendre au prix de..... 19c

Marchandises de Maison

Flanellette, 27 pouces, 6c. Spécial... 3½c
Flanellette, 32 pouces, 10c. Spécial... 4½c
Toile à rouleaux, 8c. Spécial..... 4½c
Toile extra, 7c. Spécial..... 4½c
Mousseline Madras, 15c. Spécial..... 4½c
Shirting, 45 pouces, 20c. Spécial..... 7½c
Rideaux de 3½ verges, 60c. Spécial... 39

Corsets et Gants

Trois Grandes Chances

Corset D & A, très léger pour l'été, valant 75c, pour..... 39c
100 douzaines Gants Taffetas, toutes couleurs, 25c. Spécial..... 10c
100 douzaines Bas cachemire, grandeurs pour dames, valant 35c, pour..... 16c

Modistes

Nous sommes reconnus comme étant les plus grands "jobbers" et acheteurs dans ce genre.

Quelques Chances Rares

200 boîtes de fleurs françaises, rien de moins que 50c, pour..... 5c
200 boîtes de roses riches et fleurs assorties, rien de moins que 75c, pour..... 15c
Aussi toutes les meilleures fleurs comprenant le lis, le lilas, le myosotis, toutes pour..... 25c
Chiffon tout soie, valant 40c, pour..... 10c
Un gros lot de dentelles. Spécial..... 5c

3 Grands Lots Rubans

1er lot valant 75c, pour..... 10c
2me lot valant 75c, pour..... 15c
3me lot valant 75c, pour..... 25c
Bonnetts pour dames, valant \$1.25 pour..... 19c
Sailors en paille, valant 50c. Spécial. 15c
Chapeaux noirs, valant \$1.75, pour.... 50c
Formes pour enfants, valant 35c, pour. 17c

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

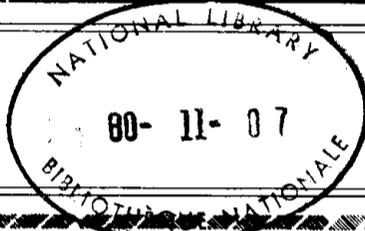
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L^{te})

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q. \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q. \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q. 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec... 1500 00	Georges Lagacé " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osiat Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport... 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal... 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil... 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil... 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil... 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux.

Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Vente a bon

Marche de Juillet

Grenadine de toile

55 pièces de chic grenadines fonds de toile, avec élégantes raies de couleurs brillantes de rose, jaune, brun, rouge, or, etc. C'est une des étoffes les plus fashionables et a été importé pour vendre 32c la verge. Prix 15c la verge.

Mousselines de couleurs

30 pièces de jolies mousselines de couleurs rose, bleu, héliotrope, pourpre, jaune, crème, etc., avec jolis patrons soulevés blancs et produisant de très beaux effets pour blouses. La valeur régulière de ces jolies étoffes est de 25c la verge. Prix 15c la verge.

Etoffes à robe de couleurs

Nous venons de recevoir 15 pièces de nouvelles étoffes à robes d'été, par petits carreaux et fleuries, 44 pouces de largeur. Valeur régulière, 17c la verge. Prix de vente de vendredi, 10c la verge.

22 pièces de tweeds à robes de fantaisie, patrons en zig-zag ou par petits carreaux. Valeur régulière, 35c. Prix 18c.

Grande événement en fait de Soie

45 coupons de soie d'été rayée, dans toutes les bonnes couleurs ; elle ferait de chic blouses ou costumes d'été. Le prix régulier était de 30c la vg, maintenant pour 15c la vg.

30 pièces de joli broché crème, jolis patrons, pure soie, acheté par notre maison à Londres à son propre prix ; ces magnifiques soies ont été faites pour vendre 75 à 80c la verge. Prix de la vente, 45c.

Mousseline Organdy

150 pièces de mousseline Organdy, patrons exquis, dessins de Dresde et Pompadour. Les couleurs sont magnifiques, couleurs délicates de rose, vert, bleu, etc., c'est l'étoffe pour blouses et costumes d'été pour dames, la plus fraîche et la plus légère qu'on puisse trouver, vendue régulièrement 25c et 30c la verge. Notre prix de vente, 15c la verge.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Services à Limonade

100 services à limonade, comprenant un pot, 4 grands verres et cabaret, à à écouler à 41c le service complet.

Services de Toilette

Bien que 50 services de toilette en pierre de chine, couleurs bleu, rose, jaune, vert et rouge Bismark, pointillés et ornés de raies d'or, valeur régulière \$5. Prix \$3.38.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame